

XI. — BOUILLON.

Historique. — Itinéraires. — Le vieux château. — Comité des Sites. — Musée Thibaut. — Promenades. — De Bouillon à Botassart, Rochehaut et Alle. — De Bouillon à Corbion. — De Corbion à Alle.

Bouillon ! qui ne connaît ce coin célèbre, ce bourg historique ? Mais le nombre de ceux qui l'ont visité est relativement faible, même parmi les Luxembourgeois. Pourtant, cela en vaut la peine, et le voyage, depuis que la ligne vicinale existe, est des plus faciles.

Qu'est-ce qui attire le touriste à Bouillon ? Tout d'abord son formidable et antique château fort, le mieux conservé non seulement de la Belgique, mais de la plupart des pays voisins ; ensuite son site admirable.

* * *

La face de la Belgique, le touriste ne tarde pas à s'en apercevoir, a été complètement renouvelée. La guerre et l'industrie ont, toutes deux, labouré profondément cette vieille terre, et l'on ne retrouve dans les lieux dont les noms retentissants, comme ceux du cycle homérique, reviennent à chaque page des annales belges, aucun reflet des aspects anciens, des décors d'autrefois. Les pillages, les assauts, les sacs et l'incendie ont laissé debout peu de châteaux. Les transformations de la guerre, les inventions contradictoires ou divergentes de la poliorcétique ont fait plus que les progrès de la raison et débarrassé villes et bourgs de ces ceintures de murailles, de ces forteresses féodales.

Dans bien des endroits des ruines croulantes sont les seuls souvenirs d'un passé glorieux. Après que la colossale forteresse fut abandonnée, elle devint bien souvent une carrière à fleur de terre où le paysan trouva, toutes taillées, des pierres pour édifier sa métairie. Les carcasses des tours et les murailles, blocages fortement cimentés, demeurent, en énormes pans mutilés et lamentables, au sommet de la montagne rocheuse. C'est tout. Presque toujours ce qu'on y voit n'a plus de caractère.

A Bouillon il n'en fut pas ainsi. Le fameux château fort, un vrai nid d'aigle planté sur un rocher à pic, est, je ne sais par quel miracle ou plutôt par quel concours de circonstances, conservé aussi bien qu'on peut le désirer pour un monument aussi respectable.

Cette relique d'un autre âge est enchâssée dans un paysage admirable à tous les points de vue.

La ligne ferrée Paliseul-Bouillon, aux nombreux et importants circuits qu'elle décrit dans les ravins qu'elle contourne, aurait été tracée tout exprès pour faire apprécier le site grandiose et le château de Bouillon, qu'elle n'aurait pu être mieux comprise, sauf pourtant les ravages qu'elle a faits dans les environs de la belle allée des Soupirs.

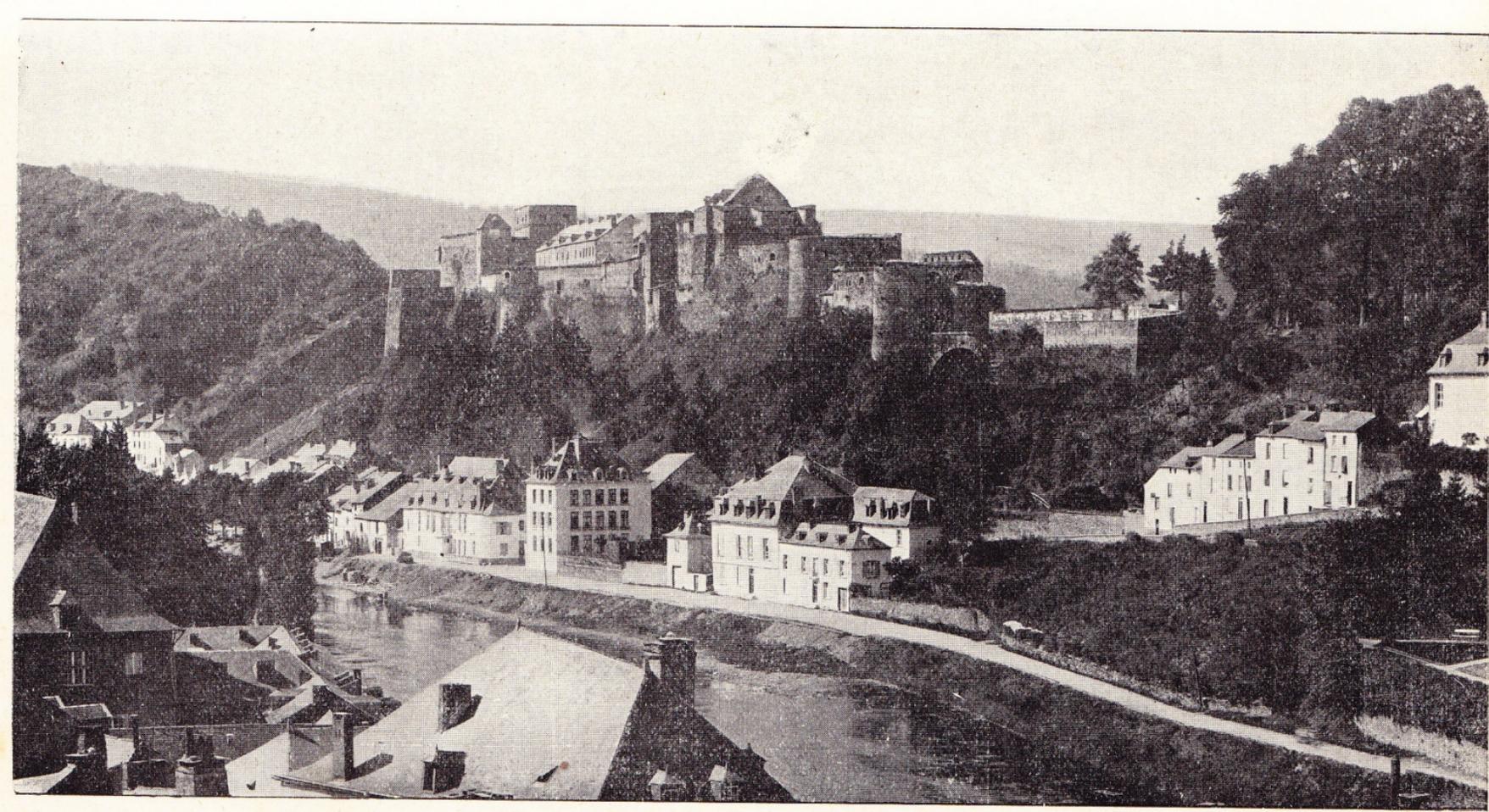
Le bourg ainsi que son antique château se révèlent d'abord lointains, partiels et vagues; ils disparaissent pour se montrer sous l'aspect le plus favorable, montrant toute la ligne grise de l'antique forteresse et le riant bourg qui l'entoure avec la Semois, ceinture argentée, qui scintille au soleil.

Qui pourrait, ô Bouillon, esquisser dignement tes grâces, l'éclatante verdure de tes prairies, la fraîcheur de tes ombrages, l'élégance de tes formes, ce contraste ravissant qui existe entre la jeune végétation qui t'entoure et la mâle beauté de tes fortifications antiques?

L'apparition de Bouillon produit une impression inoubliable. Le gros bourg de 2,500 habitants est pelotonné dans un des nombreux méandres de la capricieuse Semois, au milieu d'un amphithéâtre de montagnes. Le château qui se dresse fièrement sur la crête d'une immense roche schisteuse taillée à pic semble l'écraser de tout son poids. La vue de cette forteresse si hardie réveille tous les souvenirs du moyen âge. Ses tours, ses donjons reposent sur le roc et paraissent se confondre avec lui. Les ponts qui y donnent accès en sautant par-dessus des abîmes, les créneaux, les meurtrières, les étroites trouées pratiquées dans l'épaisseur, tout s'unit pour donner à ce magnifique spécimen de l'architecture militaire d'autrefois une physionomie aussi grandiose qu'extraordinaire. La contemplation de ce tableau fait songer aux âges disparus, aux vicissitudes que cette forteresse eut à traverser, aux attaques dont elle fut l'objet. Aujourd'hui, seules les plantes grimpantes montent à l'assaut de ces murailles redoutables. Lorsque les premières ombres du soir viennent envelopper la nature, la scène est plus troublante encore. Ce roc à pic, la silhouette du château fort, dont on n'aperçoit plus que les grandes lignes émergeant de l'obscurité naissante, se présentent au spectateur comme un château fantastique.

Historique.

Quelques années avant la guerre, dans une brillante conférence faite à Bouillon même, l'historien Godefroid Kurth a donné l'histoire du château, de la ville et du duché de Bouillon, si intimement unies. C'est du château qu'est née la ville, et G. Kurth rappelle qu'à l'origine Bouillon faisait partie de la paroisse de Sensenruth.



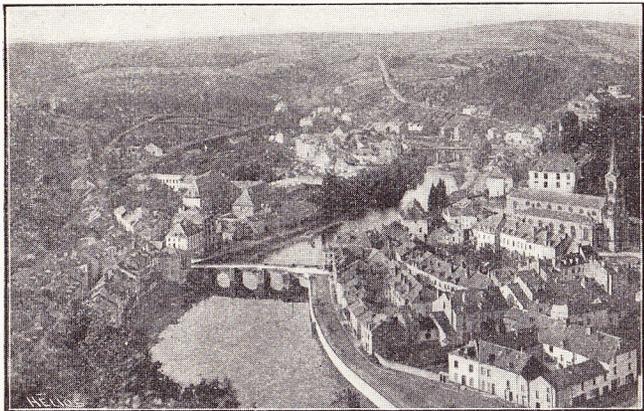
Bouillon. — Le château fort.

L'histoire de Bouillon donne lieu à de nombreuses légendes, fabriquées par des faussaires du XVII^e siècle se basant sur des parchemins apocryphes. On a imaginé de faire remonter la construction du château à l'époque de Charles Martel.

C'est en 988 qu'il est pour la première fois question de Godefroid de Bouillon dans une lettre du pape Herbert donnant rendez-vous ici au comte Godefroid de Verdun, arrière-grand-père de Godefroid de Bouillon, le héros de la Terre sainte.

La construction du château remonte donc à la deuxième moitié du IX^e siècle.

Le *duché de Bouillon* est généralement considéré comme un démembrement de l'ancien *comté d'Ardenne*; il forma, avec Verdun, la part



Bouillon. — Le pont de Liège.

de Godefroid I^{er} (fils de Ricuïn), dont la noble lignée s'éteignit avec Godefroid IV, dit de Bouillon, l'immortel héros de la première croisade.

Les chroniques de Saint-Hubert racontent des épisodes de la vie de Godefroid le Barbu et de Godefroid le Bossu.

D'autres documents rapportent la fondation du prieuré de Saint-Hubert, la plus ancienne fondation qui ait été faite à Bouillon.

Le château de Bouillon a subi une bonne dizaine de sièges historiques.

En 1049, il fut assiégé contre Godefroid le Barbu, traqué par l'empereur; en 1071, il subit un deuxième siège contre le comte de Namur.

Puis, au XII^e et au XIII^e siècle, tandis que la ville de Bouillon se développait, le château subit de nombreux sièges; le premier en 1141. L'Histoire nous en donne des détails. Résumons-les :

Godefroid de Bouillon, au moment de partir pour la croisade, en 1086,

avait engagé son château à l'évêque de Liège pour 1,300 marcs d'argent et 3 marcs d'or, avec faculté de rachat pour ses trois plus proches héritiers. De là, de longues contestations au sujet de ce fief. Je vais tâcher de les narrer brièvement : Renaud, comte de Bar, l'un des héritiers de Godefroid, mais non le plus proche, revendiqua le duché, en 1134, en offrant le remboursement de la somme prêtée; mais tandis qu'on en était aux négociations, il avait trouvé plus expéditif de s'emparer provisoirement du château contesté, ce qu'il avait fait nuitamment au moyen d'une ruse secondée par une trahison.

Depuis sept ans il s'y maintenait et de là faisait des excursions et portait le ravage dans la principauté de Liège.

Enfin, l'évêque de Liège, voulant mettre un terme à tant d'excès et ressaisir la forteresse usurpée, avait demandé l'assistance du comte de Namur et celui-ci avait accepté avec empressement cette bonne occasion de satisfaire ses penchants belliqueux.

Henri et Albéron se portèrent donc ensemble sur Bouillon à la tête de 3,000 cavaliers et d'une infanterie nombreuse. Ils avaient mis tant de secret dans leurs dispositions, tant d'activité dans leurs préparatifs, tant d'ordre et de célérité dans leur marche, que la forteresse se trouva cernée avant qu'on eût eu le temps de la ravitailler. Peu s'en fallut même que les deux fils du comte de Bar, qui en avaient le commandement, ne tombassent au pouvoir de l'avant-garde de l'évêque, au moment où ils étaient occupés à chasser dans les environs.

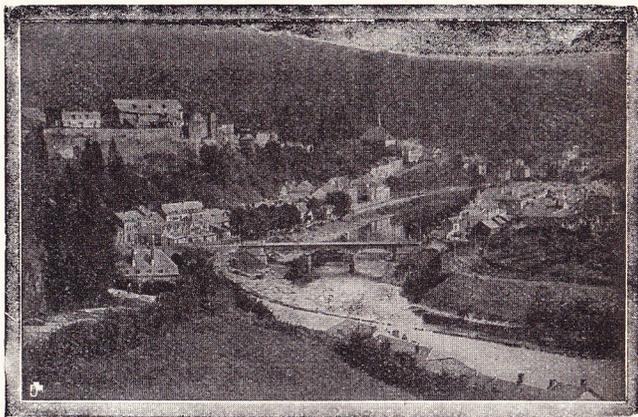
Le château de Bouillon, situé sur la cime d'un roc inaccessible, passait pour inexpugnable; Renaud s'en était emparé par astuce. Les assiégeants espèrent le reconquérir par la famine; ils mirent donc tous leurs soins à s'emparer du seul moulin qui pût fournir de la farine aux assiégés et qui se trouvait au milieu de la Semois; mais ce moulin était fortifié et les Barois en avaient confié la garde à leurs plus braves guerriers, de sorte que ce ne fut pas sans peine que Henri de Namur parvint à s'en rendre maître. Il y fut même blessé dans une première attaque; car, reconnaissable comme il l'était par l'extrême richesse de son armure, c'était sur lui que se dirigeaient ordinairement tous les traits. Une flèche l'atteignit à la cuisse, une autre tua son cheval, dont la chute le renversa dans la rivière. Son écuyer, Conon de Villers, qui ne le quittait pas, l'aida, avec quelques officiers, à en sortir, et le fit transporter dans sa tente, où sa blessure ne fut pas plus tôt pansée qu'il voulut sur-le-champ revenir à la charge. Il parvint ce jour-là même à faire rompre la digue et à rendre ainsi le moulin inutile.

Enfin, le comte de Luxembourg, étant parvenu dans la mouture fortifiée, y mit le feu, ainsi qu'aux bastions en charpente qui la défendaient.

Cependant le siège de Bouillon traînait en longueur; les assiégeants, qui manquaient eux-mêmes de vivres, commençaient à s'inquiéter; alors l'évêque Albéron, pour relever leur constance, annonça la prochaine arrivée de la châsse de saint Lambert. A cette nouvelle, tout le monde reprit courage, car les Liégeois avaient la plus grande confiance dans la vertu de ce talisman sacré.

Les bourgeois de Liège, à la suite de grandes difficultés pour laisser sortir la châsse de leur ville, avaient exigé que toute leur milice l'accompagnât jusqu'au camp de l'évêque, après avoir juré de rapporter le saint dépôt.

Un abondant convoi de vivres qui suivait la châsse ramena le contentement parmi les troupes. Elles saluèrent le patron de Liège avec les plus vives démonstrations d'allégresse. On raconte que Renaud, le fils



Bouillon. — Pont de France.

ainé du comte de Bar, contemplant du haut des tours de Bouillon l'éclatante procession qui amenait la sainte relique, tomba à la renverse comme frappé par une main invisible à l'instant même où la châsse s'arrêta devant les remparts. Se sentant atteint mortellement, il considéra ce qu'il venait d'éprouver comme un effet de la colère céleste et conseilla à son frère et à ses officiers de restituer Bouillon. Mais on ne pouvait faire cette remise sans avoir pris les ordres du comte de Bar; on lui envoya donc une délégation à ce sujet, tandis que les assiégeants se préparaient à l'assaut.

Cet assaut fut donné le 17 septembre, jour de Saint-Lambert, et l'armée liégeoise y fit des prodiges de valeur. Les plus grands efforts se dirigèrent sur une tour en bois, nommée la tour Beaumont, plantée

sur le sommet du roc et qui semblait menacer le ciel et braver les coups des assiégeants. Ceux-ci, qui étaient parvenus jusqu'au milieu des rochers, lançaient sur la tour des flèches enflammées, des javelots chargés de matières ardentes et recevaient, en échange, une grêle de pierres et de traits qui les empêchait d'avancer dans leur marche ascendante. Dans cette circonstance, le comte de Luxembourg, entraîné par son ardeur téméraire, donna un exemple sublime de ce que peut l'intrépidité. Après avoir crié à ses gens de le suivre à l'assaut, il s'élança légèrement de rocher en rocher, à travers des anfractuosités où un isard n'oserait se risquer; il grimpe sans regarder derrière lui, arrive au sommet de la montagne que couronne une saillie infranchissable; il s'accroche à une cornue du roc, et, par la seule ressource d'une force musculaire prodigieuse, il reste là suspendu dans les airs... !! Enfin, il reconnaît l'escalade impossible; il est forcé d'y renoncer; il se voit seul en présence de soldats qui, d'un geste, peuvent le précipiter dans un gouffre où la mort l'attend; mais ces hommes de guerre sont eux-mêmes saisis d'épouvante et de respect à la vue de tant d'audace; ils retiennent leur souffle, dans la crainte que le moindre mouvement n'occasionne la perte du héros luxembourgeois. Henri prit alors le parti de s'en retourner par une route que jamais homme n'a regardée sans frémir, et, malgré le poids de son armure et les difficultés du trajet, il rejoignit sans encombre ses compagnons d'armes stupéfiés de son courage.

Les exploits du comte de Luxembourg lui attirèrent les applaudissements de l'armée, ainsi que l'estime de ses ennemis. L'un de ces derniers, nommé Thierry, qui avait un cheval de prix, le lui envoya par son écuyer en le priant de l'agréer comme un gage de son admiration.

Cependant, le comte de Bar, informé de l'état alarmant de son fils aîné et du dénuement de ses troupes, fit demander à l'évêque de Liège une trêve de quelques jours, avec la permission d'envoyer au château de Bouillon Henri de Salm, son neveu, afin de donner à ses fils l'autorisation de capituler, s'ils ne pouvaient réellement tenir plus longtemps. Le prince-évêque obtint à cette double demande, et, sur le rapport du jeune de Salm, le château de Bouillon se rendit à la fin du mois de septembre 1141. La milice liégeoise, après avoir porté dans la forteresse restituée la châsse de saint Lambert, la ramena triomphante à Liège; et, depuis cette époque, les évêques de Liège restèrent en possession du château que Godefroid leur avait cédé.

Puis, en 1406, le château fut assiégé contre Jean de Bavière. Celui-ci avait gardé le château, tandis que les Liégeois avaient proclamé un remplaçant, un mambourg. Cet assaut dura deux mois; les assiégeants, après avoir usé de tous les projectiles : grosses pierres et bombardes,

imaginèrent de recourir à d'autres projectiles, dont un historien dit : « Les assiégeants faisaient toutes leurs besognes dans des tonneaux, puis jettoient ciste mierde en le castel. » Les assiégés ne résistèrent point à de pareils procédés.

En 1552 et en 1676 eurent lieu de nouveaux sièges.

On sait que le duché de Bouillon a toujours été un objet de contestation entre les princes-évêques de Liège et les héritiers de ses anciens souverains, les Lमारck d'AreMBERG, ainsi que leurs successeurs les la Tour d'Auvergne. Les uns et les autres y dominèrent successivement, selon que les armes de l'Empire ou que celles de la France étaient victorieuses. Enfin, l'évêché de Liège perdit définitivement Bouillon à la paix de Ryswyk (20 septembre 1697).

La maison d'Auvergne a conservé le duché jusqu'en 1792, époque où mourut le dernier prince de la Tour d'Auvergne. Alors le duché de Bouillon passa à la maison de Rohan. Jusqu'à Henri de la Tour d'Auvergne, le duché de Bouillon forma une souveraineté entièrement indépendante; mais sous Louis XIV, il perdit en partie ce caractère, en ce sens qu'il servit de garnison aux troupes françaises.

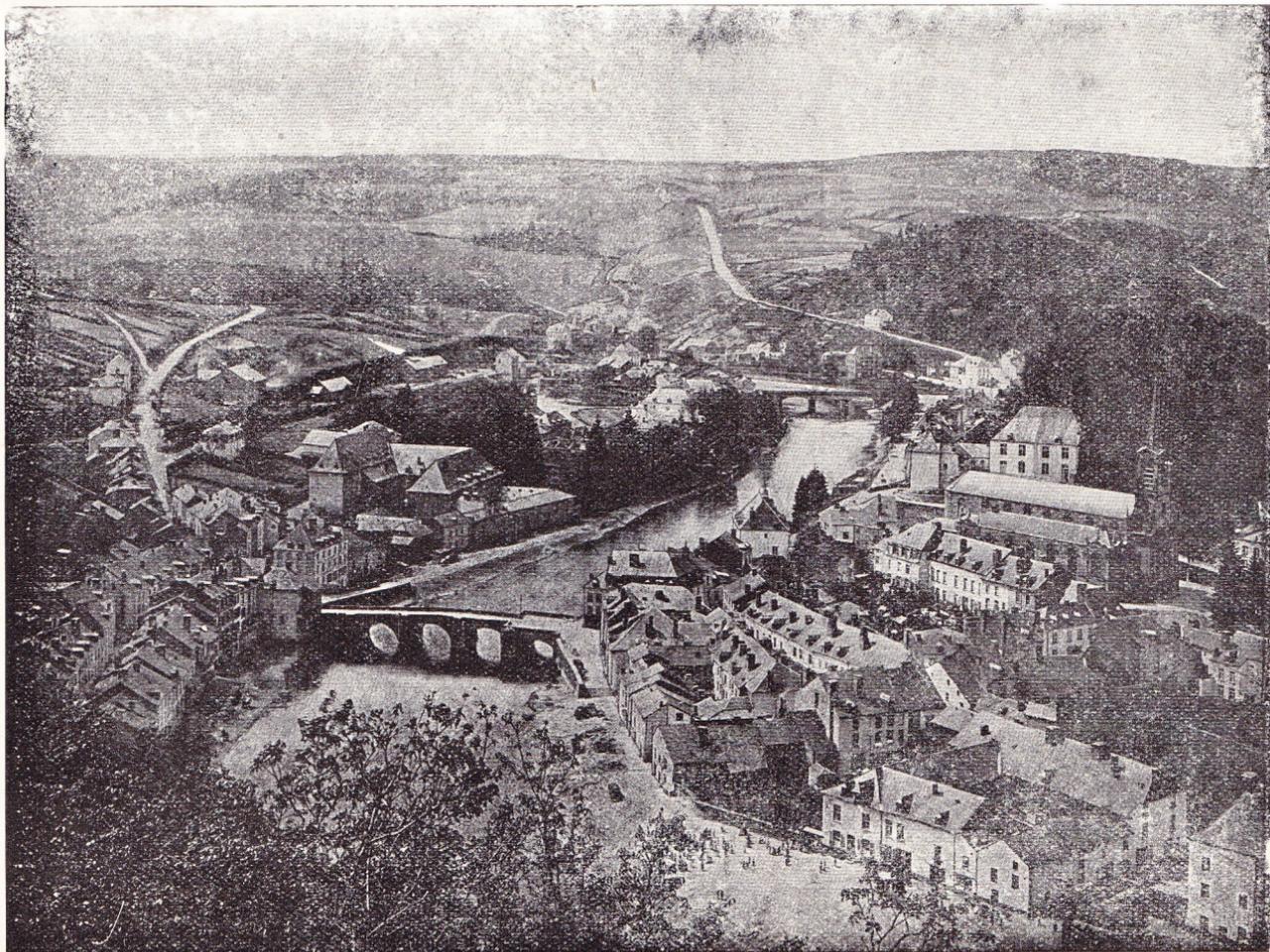
En 1790, Bouillon voulut imiter Paris; il eut sa Constituante, qui siégea d'abord à Paliseul, puis à Bouillon, et dota le duché d'une constitution démocratique; mais l'anarchie s'ensuivit, et un étranger, appelé Wessenbruch, y joua le rôle de Robespierre. En 1795, la république de Bouillon fut réunie à la république française; vingt ans plus tard, le traité de Vienne donna l'ancien duché de Bouillon au royaume des Pays-Bas. Enfin, en 1830, il fut question de réunir Bouillon au duché de Luxembourg; mais les Bouillonnois menacèrent la forteresse, forcèrent le commandant à capituler et le duché de Bouillon resta uni aux autres provinces belges.

Itinéraires.

De la gare descendez la rue par la droite; collège; près de l'*Hôtel de la Poste*, tournez à gauche et traversez le pont, dit de Liège (belle vue sur les rochers où juche le château); passez devant l'église pour atteindre l'avenue qui mène d'abord sur l'esplanade. puis à l'entrée du château fort.

Ce n'est jamais sans émotions que je franchis les ponts-levis du vénérable château de Bouillon.

Je ne sais, chers lectrices et lecteurs, si vous éprouvez autant que moi l'émotion des lieux et des choses; mais je n'ai jamais franchi le seuil d'une demeure historique, ni contemplé le moindre objet qu'une main illustre frôla jadis, sans ressentir je ne sais quel trouble pieux. Il semble



Bouillon. — Vue générale. Les deux ponts.

que les pauvres matières mortes exhalent des mystères, laissent flotter des pensées et des parfums, et gardent l'empreinte invisible de l'âme qui les rendit sacrées.

Donc l'émotion me gagna encore l'autre jour lorsque je passai sur l'esplanade qui précède l'austère château féodal.

En jetant un rapide coup d'œil circulaire, j'y ai vu une série de pièces d'artillerie, trophées de guerre, autour desquels jouaient de nombreux pupilles de l'armée. J'ai contemplé le « grand canon » au mécanisme compliqué, pointant quelque aéroplane lointain, invisible. J'ai remarqué l'arbre de la Liberté, planté après l'armistice. Le « Comité des Sites et Promenades de Bouillon » a entouré le grand canon et l'arbre d'une palissade rustique pour les préserver. J'ai vu avec plaisir que les arbres vénérables qui surplombent la petite ville de la Semois n'ont pas été victimes de la guerre. Mais une rangée au bas du rocher du château, vers la « Poulic », a disparu. Le mal n'est pas grand, et le vieux château est devenu plus visible de ce côté. Un jeu de tennis a été créé à droite du chemin d'accès de l'esplanade, dans l'ancien jardin. Les villégiateurs l'avaient réclamé depuis longtemps.

Ces choses me distraient en passant. Mais ce qui retint plus longtemps ma vue, c'est le site, l'incomparable site de Bouillon. De quel côté qu'on regarde, le paysage est charmant. Et je songeais à cette parole d'Amiel : « Un paysage est un état de l'âme ». Oui, et chacun y trouve surtout ce qu'il y apporte. L'âme poétique y trouve de la poésie. Mais comment ne pas être touché aussi par l'ambiance ?

L'air est plein de rayonnement du clair soleil et d'impalpables frissons. Et, là-bas, très distinct en des rumeurs confuses, chante l'écoulement de l'eau de la Semois en son lit caillouteux, dans lequel se reflète la lumière éblouissante de l'astre du jour. Puis c'est la belle chape bigarrée de la côte d'Auclin; à l'opposé, ce sont les altiers rochers sombres de la Ramonette. Au fond de la vallée ce sont les deux ponts qui se reflètent dans la claire rivière. C'est l'agglomération qui couvre les deux rives au pied du château. Ce sont les maisonnettes et les villas qui escaladent les monticules. Tout cela forme une image bien jolie qui ne manque pas de se graver sur la rétine du visiteur. C'est cette vue qu'il emporte avec lui. Il la revoit longtemps après, quand il évoque l'heureuse excursion faite.

J'avais hâte de revoir le château. Que de souvenirs ne rappelle-t-il pas le vieux manoir féodal, témoin des temps carlovingiens ! Le second pont franchi, avant de passer sous le premier fortin, apparaît le massif corps de garde. J'y comptais retrouver le vieux gardien que j'avais connu avant la guerre.

Un jeune homme atteint de claudication, à la figure ouverte, avenante, se présente. La connaissance est bientôt faite. C'est un mutilé de la grande guerre, originaire de Bouillon. Ensemble nous jetons un rapide coup d'œil sur l'antique bâtisse castrale. Je voulais voir si elle était dans le même état qu'avant la guerre. Nous nous arrêtons aux endroits les plus intéressants. Nous causons, nous évoquons le passé. Ce jeune homme d'instinct aime l'antique manoir qui est le talisman de sa villette natale. Depuis son enfance ces murs gris avaient quelque chose de fascinant pour lui comme pour ses jeunes camarades de jeu. L'esplanade, de tout temps, n'était-elle pas le forum de la jeunesse bouillonnaise ? Nul lieu ne convient mieux aux jeux que ce terre-plein élevé. C'est un merveilleux théâtre de la nature. Un jour viendra peut-être où quelqu'un transformera la *Bulloniade ou les premiers croisés*, par G.-J. Raimon, ancien commandant de Bouillon, en pièce de théâtre. Quel cadre conviendrait mieux pour jouer cette pièce que le cadre de Bouillon ? Et le futur théâtre de la nature de Bouillon aura peut-être autant de vogue avec son héros bouillonnais que celui d'Altdorf avec Guillaume Tell, le héros suisse.

Le nouveau gardien ne manque pas d'intelligence et d'esprit pratique. Et j'ose dire qu'il deviendra un bon cicerone pour les visiteurs. Le vieux castel aura plus d'attraits quand on sait adroitement et à propos évoquer l'histoire en guidant discrètement ceux qui le visitent. Il n'est pas nécessaire d'inventer ici des légendes comme font parfois des gardiens de châteaux forts pour émouvoir ceux qui les écoutent. Le château de Bouillon est riche de son passé historique. Le nimbe glorieux que l'Histoire et le grand héros qui porte le nom de la localité lui ont donné suffit à sa célébrité.

Tous les siècles ont ajouté et agrandi la fortification. A propos de ce château fort, on pourrait écrire un traité de poliorcétique à travers les âges, depuis l'époque mérovingienne jusqu'à l'époque contemporaine. Vauban, le génial bâtisseur de forteresses, y a mis son empreinte, et les Hollandais l'ont dépouillé de certaines parties intéressantes pour les remplacer par de lourdes casernes.

On déplore toujours la perte du vieux donjon de carrure robuste et haut et de l'intéressante chapelle Saint-Jean. Ainsi le « colosse renfrogné » fut maintes fois mutilé. Il est resté le « fantôme persistant », suivant l'expression de Jean d'Ardenne. Et le jeune mutilé de la grande guerre interprétera fort bien — j'en ai l'espoir — le *vieux mutilé des siècles* à la physionomie émouvante, malgré les injures du temps et des hommes.

Il dira la longue existence du colosse. Il montrera aux visiteurs étonnés

combien heureusement il fait corps avec le rocher et comment la flore des roches et des campagnes voisines a gagné les vieux murs et les couvre de floraisons multicolores. Chaque mois de la bonne saison amène en effet sur les énormes assises de vieilles pierres des fleurs saisonnières qui enrichissent la patine séculaire d'une teinte dominante. Ce sont les représentants de la famille des géroniacées aux fleurs rosées qui illuminent discrètement les vieux murs; puis les œillets forment des taches nacrées exhalant un parfum subtil. Ce sont les pensées sauvages qui bigarrent le colosse. C'est la linaria cymbalaire aux fleurettes très vives, l'armoise d'un jaune vert, la matricaire aux fleurs assez semblables à de petites pâquerettes, la chélidoine aux petites fleurs jaunes à quatre pétales et d'autres encore qui patinent agréablement les murs gris.

Ces végétations florales sont surtout remarquables au côté méridional. Et lorsque la pluie est fréquente, comme c'était le cas l'été 1920, alors la flore devient parfois abondante partout où un peu d'humus emporté par les vents s'est collé entre les assises de pierres. Pendant les étés secs les fleurs ne s'épanouissent pas avec la même vigueur et la chasuble qu'elles forment pendant la bonne saison est moins riche. Ce sont les mousses et les lichens, s'accommodant mieux avec la sécheresse, qui prédominent alors. Ils habillent le vénérable monument de velours d'un bistre clair mêlé de vert sur fond gris d'un effet chatoyant. Ainsi toujours et en toute saison ces murs conservent une patine prestigieuse que plus de dix siècles leur ont donnée. En hiver même la neige ourle et brode des motifs d'architecture fantastiques qui rehaussent heureusement l'aspect un peu fantômatique d'un revenant d'un autre âge que présente alors cette fortification médiévale. Et les Bouillonnais seuls contemplant cette hivernale apparition si curieuse...

Et quelles émotions ne goûte-t-on pas en flânant dans ces ruines bien conservées en lisant les pages du passé : *La Jérusalem délivrée*, par le Tasse; les *Chroniques de Guillaume de Tyr*, ou simplement *Godefroy de Bouillon et la première croisade*, par G. Maillard de la Couture?

Combien mieux l'on goûte et comprend ces narrations d'un passé longtemps écoulé dans ce cadre antique ! Et l'émotion douce et bienfaisante grandit à mesure que les événements se déroulent pour atteindre bientôt à des hauteurs dont l'on revient purifié et meilleur.

Le villégiateur peut, s'il le veut, goûter ces charmes qui reposent. Les voyageurs qui visitent ces murs évocateurs hâtivement entre deux trains ne connaîtront jamais ces profondes émotions. Le voyage, pour eux, est un film cinématographique qui file... et s'oublie. Le temps de pose n'est pas suffisant. Ils sont venus, ont vu et la vision est restée floue sur leur rétine. Ils ont seulement enregistré quelques sensations très passagères.

Au-dessus de la porte de la deuxième enceinte, une inscription rappelle que c'est Louis XIV qui assura aux la Tour d'Auvergne le duché de Bouillon. On atteint ensuite le troisième pont-levis en face d'une tour datant de 833. On monte à gauche par un escalier construit sur les plans de Vauban, pour atteindre une plate-forme qui défendait le deuxième pont-levis. Pénétrant dans le corps de garde des pontonniers, vous gravissez un escalier taillé en partie dans le roc et vous arrivez à une plate-forme défendant le troisième pont-levis.

Passant dans un couloir élargi, en 1822, par les Hollandais, vous voyez, à gauche, l'arsenal ayant servi d'hôpital à 6,000 blessés de la guerre franco-allemande (1870). On gagne une plate-forme établie au-dessus des casernes casematées construites, en 1824, par les Hollandais à la place de la Chapelle; de là on atteint les poudrières creusées en plein rocher. Un escalier assez raide, à gauche, descend à la grande cour ou place d'Armes, où se trouvaient des casernes hollandaises démolies en 1892.

En face de l'escalier, on a conservé la cloche de l'ancienne chapelle, fondue en 1023. Le mur extérieur est percé de deux rangées de triples meurtrières, disposition excessivement rare. La partie supérieure de ce mur fut bâtie par Vauban.

On arrive ensuite aux parties les plus anciennes, datant du VIII^e siècle; la partie supérieure fut incendiée en 1550 et surélevée en 1551. On montre aussi, fort sérieusement, le « fauteuil de Godefroid de Bouillon » et même celui de son aide de camp, pratiqués dans l'épaisseur du rocher dans un couloir intérieur. C'est un poste d'observation donnant sur la route de France.

Montant ensuite à la tour, on découvre un superbe point de vue.

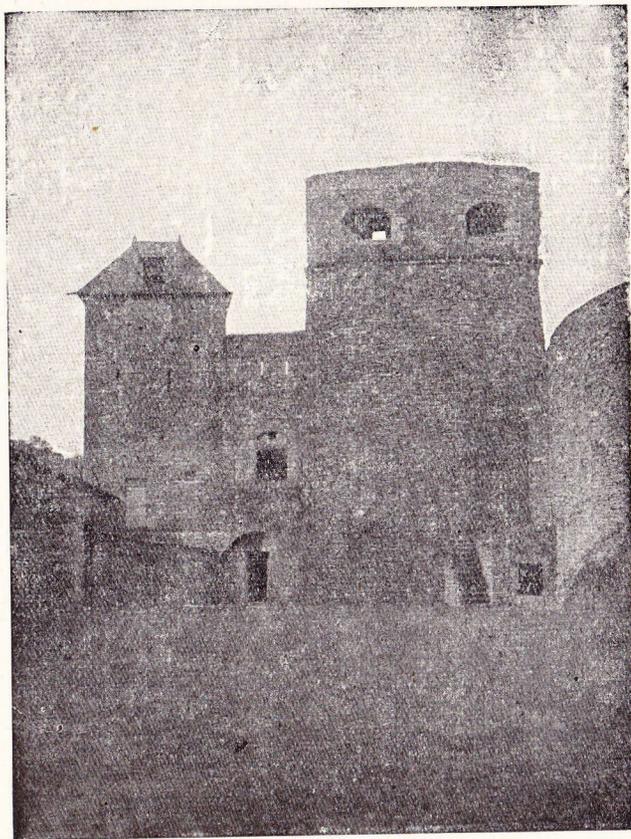
Par un autre escalier, on descend dans un corps de garde et aux casemates du IX^e siècle, en partie restaurées au XIV^e siècle, et qui servaient de logement aux troupes. Au-dessus et à gauche se trouve la salle d'inquisition où l'on voit les traces de la question et de la potence; contiguës à cette salle sont les oubliettes et la prison, le tout taillé à même le rocher.

Revenu aux casemates, on gagne la place d'Armes pour descendre ensuite, à droite, dans les souterrains où l'on visitera un réservoir, des caves à provisions, etc., qui s'étendent sous la grande cour.

De là, on passe dans la voûte qui servait au service des chariots et où est creusé un puits de 50 mètres de profondeur sur 6 mètres de diamètre. Cette voûte vous ramène au pont-levis du château.

A la sortie du château, suivre le chemin pris en montant et descendre peu après, à gauche, vers la Semois. Longer la rivière en passant près

d'anciennes casemates du mur d'enceinte de la ville. On découvre le château sous un nouvel aspect. La prairie sur la rive opposée de la Semois porte le nom de « Champ de l'Evêque », en souvenir de l'épisode historique que j'ai raconté ci-dessus. C'est, en effet, ici que campa l'évêque de Liège avec son armée.



Bouillon. — Tour de l'Horloge.

Un boulevard forme ceinture autour du promontoire rocheux en suivant la Semois. C'est une promenade superbe et facile qui enchante les nombreux villégiaturistes de la cité ardennaise. Il mène au tunnel de la route de Corbion que l'on franchit pour revenir en ville par la rive gauche de la Semois. Sur la rive droite et à droite du pont, on aperçoit quelques maisons qui passent pour les plus anciennes de la ville.

Le château de Bouillon appartient à l'Etat et la Commission royale des Monuments et des Sites l'a classé à la première catégorie.

Vous dirai-je un mot des autres curiosités de Bouillon ? L'église paroissiale, conçue dans un style mitigé de moderne et de gréco-romain, est lourde et disgracieuse. Le cadre charmant demandait un monument plus élégant. L'intérieur fait meilleur effet. La chaire de vérité et les confessionnaux en chêne sculpté sont d'une belle conception. On y remarque un tableau représentant Godefroid de Bouillon avant son départ pour la Terre Sainte (1).

La maison communale est au pied de l'esplanade. Elle me donne l'occasion de parler d'une initiative fort louable : l'intelligente et active administration communale de Bouillon a pris — en 1909 — une décision qui n'a peut-être pas été assez remarquée par le grand public, mais dont l'importance n'a pu échapper à ceux qui s'intéressent aux recherches historiques.

Jusqu'alors le dépôt des archives très important et très intéressant de Bouillon était peu abordable; sans doute les pièces étaient classées d'après l'ordre d'un inventaire qui remonte à un demi-siècle, mais elles étaient installées dans une salle absolument primitive, manquant d'air, de lumière et de confort. C'est à cette situation que les administrateurs communaux ont remédié avec une intelligence à laquelle je me plais à rendre hommage.

L'administration a fait construire une vaste salle incombustible, éclairée avec profusion et munie de tout le mobilier que comporte sa destination : rayons nombreux, armoires, tables et bureau.

Une école des pupilles (ancienne école régimentaire), dont les bâtiments datent de 1680, est contre le boulevard — promenade à l'extrême pointe du promontoire, au lieu dit « Champs Prévôt ».

Deux bastions, sous lesquels passe la promenade, sont des restants de l'ancienne fortification. Un troisième bastion sert d'abattoir au pied du château, près de l'ancien corps de garde.

A l'Hôtel de la Poste, on montre la chambre — n° 1 — qu'occupait l'infortuné empereur Napoléon III, le 3 septembre 1870, après la bataille de Sedan. On raconte qu'il était fort abattu, toucha à peine au dîner, puis monta à sa chambre et se fit faire du thé. Cette chambre, que l'on a conservée dans le même état, est à deux lits et fort simple.

(1) Ce tableau, payé 2,000 francs, est l'œuvre de Mathieu, ancien directeur de l'Académie de Louvain. Il représente Godefroid de Bouillon au moment où, prêt à partir pour la Palestine, il engage son duché à Othbert, évêque de Liège.

Un aide de camp coucha dans le second lit. Trois gravures sont accrochées à la muraille : elles représentent Pie IX, le Jugement dernier et Rouget de l'Isle composant *la Marseillaise*. Quelles singulières réflexions ces gravures durent inspirer à l'ex-empereur, si toutefois il était capable de réfléchir en ce moment !

Vers la gare, on voit filer l'« allée des Soupirs », avenue de tilleuls de l'ancien monastère de Saint-Hubert. Cette superbe allée a été quelque peu ébréchée par le chemin de fer.

Il y a trois points de vue d'où la vue d'ensemble de Bouillon est superbe :

1. Au-dessus de l'*allée des Soupirs* et de la gare par un sentier entre les jardins, on arrive à une hauteur d'où l'on a une belle vue d'ensemble du château.

2. De la *Côte d'Auclin*, on domine la Semois à la courbe extérieure du méandre. Le panorama est merveilleux. Pour y arriver, on prend par le Laide-Faubourg et la route de Paliseul. Bientôt à gauche s'en détache un sentier longeant d'abord la Semois, puis zigzaguant sur le flanc abrupt de la montagne d'Auclin. Plus on s'élève et plus le panorama devient beau. L'ascension est assez ardue, mais la vue paye largement cette peine.

Un troisième point de vue, celui de la « Ramonette », est plus merveilleux encore.

A l'issue du faubourg de France, à la sortie du tunnel, on remonte la grand'route de Sedan. Près de l'hôtel de France, on prend le chemin à pente très raide, l'ancien chemin de France. De temps à autre regardez en arrière pour jouir d'un aspect d'ensemble de Bouillon. Après quelques centaines de mètres, nous prenons un chemin à droite, puis, immédiatement après, un sentier également à droite, nous mène à la crête rocheuse. La vue de cette plate-forme rocheuse est sûrement superbe. On voit dans un paysage sévère le ruban argenté de la Semois et d'autres cristallins ruisselets. C'est un vrai paysage d'Ardenne. Ici, la sauvagerie la plus séduisante; là, le vert tendre des prés et le vallonnement riant d'une contrée plus découverte. Devant nous l'antique forteresse dominant de ses sombres tours et murailles la jolie ville qui s'étale le long de la paisible et riante Semois. Ce tableau, dans son cadre admirable, forme un ensemble captivant et on ne se lasse pas de l'admirer. C'est le digne couronnement de cette intéressante excursion.

Le héros bouillonnais.

Bouillon est incontestablement la perle de la vallée de la Semois. On ne peut assez admirer ce site enchanteur, assez s'en rassasier les yeux.

Non seulement on goûte ici les beautés du paysage tantôt sévère, tantôt riant, mais on y revit un passé chevaleresque, et c'est même cela qui a toujours le plus frappé mon imagination. J'y retourne presque chaque année goûter de fortes émotions : nulle part on ne se retrempe mieux qu'à Bouillon.

Une légion d'artistes ont magnifié ce site fameux. Des poètes l'ont chanté. Je note ici le poème historique, « *la Bulloniade* ou les premiers croisés », par G.-J. Raimon, ancien commandant de Bouillon. Voici comment le poète s'exprime à la page 12 du premier chant :

Aux bords de la Semois, dans ces vallons si beaux,
Où son cours sinueux fait serpenter ses eaux,
Sur son roc escarpé, rempart inaccessible,
S'élève un vieux castel, manoir jadis terrible,
Qui n'est plus aujourd'hui, grâce à l'art meurtrier,
Qu'un fort inoffensif dédaigné du guerrier;
Elancés dans les airs, son donjon, ses tourelles
Semblent toucher des cieux les voûtes éternelles;
La rivière, qui court sur les prés verdoyants,
Déroule, au pied, son onde en flots clairs et bruyants,
Et les hautes forêts des montagnes voisines
Couronnent tout autour de charmantes collines,
Où l'œil se réjouit quand un beau ciel d'été
Resplendit sur ces lieux où règne la santé.

En 180 pages, il chante le héros de Bouillon et son entreprise, la première croisade. La grande figure de ce guerrier moyenâgeux enveloppe le vieux château comme d'une auréole de légende.

Godefroid de Bouillon est resté légendaire autant par sa bonhomie que par ses prouesses, tout comme Roland, Bayard, Dunois, Lahire, Xaintrailles, Duguesclin, Jean Bart, Turenne, Desaix, Charette, Denfert et tant d'autres. Il ne s'est jamais montré altier que dans les revers, parce qu'alors il s'agissait d'imposer aux ennemis le respect de son pays et non celui de sa personne.

Il est admirable, ce grand héros de Bouillon, plus que les plus grands héros de la terre. Aussi Godefroid Kurth, lors d'un de ses voyages à Bouillon, disait tout son bonheur de se trouver sur ce sol sacré, sur ce domaine patrimonial du « plus grand héros qui ait paru sur le monde, qui s'est fait errant pour porter secours aux chrétiens de Palestine et pour délivrer Jérusalem ». Il rappelle la réponse de Godefroid de Bouillon appelé à régner sur Jérusalem : « Je ne veux pas porter une couronne de roi là où le Sauveur du monde n'a porté qu'une couronne d'épines. »

Né à Baisy, près de Nivelles, dans un manoir dont on voyait encore les restes il y a un siècle, il avait pour père Eustache de Boulogne, qui

prétendait descendre de Charlemagne. Son oncle, Edouard le Confesseur, n'était pas moins qu'un candidat à la couronne d'Angleterre, où les Saxons l'appelaient contre Guillaume le Conquérant. Son grand-père, Godefroid le Barbu, avait tenu tête pendant trente ans aux empereurs d'Allemagne, en sa qualité de duc de Lothier et de Brabant.

On sait que tous ces vaillants conducteurs de hordes indisciplinées avaient pour vertu dominante la force physique, la seule qui pût imposer à des hommes presque sauvages.

Godefroid, bien musclé, possédait une vigueur prodigieuse. D'un revers de sabre, affirme Robert le Moine, il faisait voler la tête d'un bœuf ou d'un chameau. Avec son glaive, raconte Raoul de Caen, il coupait un infidèle par le milieu du corps. Une fois, il trancha ainsi un cavalier turc, de sorte que le bassin et les jambes de la victime rentrèrent en ville sur le cheval, tandis que le torse flottait dans la rivière (1).

« Une nuit, en Asie Mineure, comme il s'était écarté, rapporte Michelet, il trouva dans une caverne un des siens aux prises avec un ours : il attira la bête sur lui et la tua. »

Dès que Pierre l'Ermite eut prêché la première croisade, Godefroid arma dix mille chevaliers qui le suivirent avec 70,000 hommes de pied, Français, Lorrains et Allemands.

Pour se faire une idée des conditions terribles d'une pareille expédition, il faut se reporter à cette époque de fanatisme furieux, où les combats étaient effroyables. Du côté des musulmans, la férocité était l'acte saint par excellence. Les mères se vantaient de leurs fils morts et ne pleuraient que des vivants, comme à Sparte.

A travers des difficultés innombrables, le chevalier bouillonnais délivra Jérusalem.

En visitant les sombres corridors taillés dans le roc et les redoutables tours de la vieille forteresse on sent, l'imagination aidant, l'esprit de ce rude batailleur et de ses compagnons hanter ces antres ténébreux...

Que de peintres ont copié cette antique citadelle à la patine si fascinante en son joli cadre !

Tout cela fait de Bouillon un lieu de villégiature par excellence.

(1) Il paraît que le glaive de Godefroid de Bouillon existe encore. Il fait partie de la merveilleuse collection d'armes du roi d'Angleterre. C'est même la perle de cette collection merveilleuse. Le glaive est long. La poignée est d'or massif. Godefroid de Bouillon le portait lors de la prise de Jérusalem en 1099. On prétend qu'il fut ciselé par des orfèvres normands vers 900, et orné ensuite en Angleterre des diamants et des rubis qu'on y voit aujourd'hui.

Aussi les touristes y affluent. Les hôtels sont nombreux et les habitants avenants.

* * *

Je me permets de dire ici un mot du *Comité des Sites et Promenades* de Bouillon. Il date de loin déjà et son passé est plein d'activité. On sait que c'est M. Delville, le distingué inspecteur principal des Eaux et Forêts, qui en a été le premier président. Les personnalités marquantes de la ville se groupèrent autour de lui et, dans un esprit plein de patriotisme, travaillèrent avec ensemble et courage pour faire aimer leur jolie villette et le pays d'alentour. Leurs travaux ont eu la plus heureuse influence sur la conservation des sites de Bouillon et même des environs.

Ce comité a créé des promenades et les a jalonnées de nombreux poteaux. Il a fait établir des sentiers pour permettre aux promeneurs d'atteindre facilement les points de vue les plus curieux. Il a fait poser des plaques indicatrices, sans compter les très nombreux signes distinctifs de différentes couleurs se rattachant aux indications de l'excellent *Guide illustré* de M. le professeur Ad. Leroy, publié sous le patronage du dit comité.

La guerre suscita une crise pour Bouillon comme pour toutes les villégiatures du pays. Heureusement, la grande tourmente n'y a pas jeté de ruines. L'ancienne petite ville de la Semois est restée le pittoresque centre de villégiature qu'il était avant la guerre.

Aussi le Comité des Sites et Promenades, qui avait été dispersé pendant l'occupation, peu après l'armistice se reconstitua à nouveau.

Son fondateur, si clairvoyant, ayant été appelé à d'autres fonctions, c'est M. L'Admirant, pharmacien, délégué du Touring Club de Belgique, qui est devenu président du Comité. Il est tout dévoué à l'institution qu'il préside et à sa pittoresque petite ville, qu'il aime.

Ses collaborateurs aussi surveillent jalousement les sites de cette partie de la Semois. Et dès qu'une ombre menace de ternir ce que les siècles ont si bien conservé, le Comité prend des mesures pour éviter ce qui pourrait nuire au joli ensemble des paysages si ravissants des environs.

Le Musée de M. Thibaut.

Il est situé sur les hauteurs du Moniquet, près de la ligne vicinale et la Voie Jocquée. Beaucoup de visiteurs vont voir cette collection : c'est une des curiosités de l'endroit.

Avant la guerre, M. Thibaut avait déjà un « musée » en miniature. Sur un plan topographique en relief de Sedan et des environs, il faisait manœuvrer les bataillons français et allemands. Le spectateur assistait

aux diverses phases de la bataille de Sedan en 1870. Et cet exercice ne manquait pas d'intérêt. Il avait aussi construit en bois un petit château de Bouillon très fidèle. Pour faire voir les détails du château aux spectateurs, il le démontait pièce par pièce, comme on démonte un jouet de Nuremberg. Il agrémentait ses explications de-ci de-là de quelques bribes d'érudition.

Depuis la guerre, M. Thibaut a agrandi considérablement sa collection. Il a confectionné les parties les plus intéressantes du front ouest, notamment le front de Flandre avec l'inondation, les environs de Verdun, le chemin des Dames, etc.

Au lendemain de l'armistice, il s'est rendu dans ces diverses contrées pour les étudier en détail, et il a rapporté de ce voyage un matériel très exact : cartes, plans, images, descriptions de batailles, etc., qui lui ont permis de reproduire ces parties du front avec une suffisante exactitude. Il explique les diverses batailles avec une verve endiablée, étourdissante, comme quelqu'un qui raconte « ce que ses yeux ont vu ».

Il a assemblé aussi une collection d'affiches curieuses de l'occupant. Ce sont des spécimens de la littérature « Made in Germany ».

Ses dernières créations sont : l'abbaye d'Orval en 1793 (la partie datant du moyen âge); la carte en relief de la partie sud de la province de Luxembourg d'après la carte militaire au 40,000^e pour l'explication des combats en août 1914; la bataille de la Marne en 1914, etc.

Promenades :

Tous ceux qui vont à Bouillon devraient au moins visiter :

1^o Le *château* (deux heures);

2^o Faire le *tour de la localité* (une heure) (1);

3^o La *côte d'Auclin*, par la route de Paliseul. Cette promenade est échelonnée de marques *rondes rouges* (deux à trois heures);

4^o La *Ramnette*, par la vieille route de France; poteau indicateur et marques *rondes bleues* (deux heures);

Il y a un grand nombre d'autres promenades plus longues et qui s'écartent davantage de Bouillon :

a) *Fief fisco* (Fifisco) *Arboretum*, chemin de la Grenelle et retour

(1) M. Adhémar de la Hault, qui a établi une station météorologique à Mogimont, 10 kilomètres au nord de Bouillon, vient d'offrir au Comité des Sites et Promenades de Bouillon un cadre météorologique destiné à répandre de plus en plus dans le public la « science qui fait prévoir le temps ». Le passant a donc ici à sa disposition des instruments qui lui indiquent tous les éléments qui permettent à un observateur attentif de faire la prévision locale du temps.

par la route de Corbion. Très jolie promenade d'après-midi (deux à trois heures);

b) Ferme de *Morsehan*. Par la rue des Hautes-Voies, traverser la voie ferrée, laisser à droite l'« Allée des Soupirs » et contourner la colline du Christ, et, arrivé sur l'autre versant, descendre dans la vallée Saint-Pierre; poteau indicateur et *carrés bleus*; ferme de Morsehan (on peut s'y rafraîchir d'une tasse de lait); rentrer en ville ou continuer au delà de la Semois (gué) et rentrer par le faubourg de France (trois heures);

c) Ferme de *Cordemois* : passage d'eau (en barquette), traverser le « Champ de l'Evêque » et prendre le chemin sous bois échelonné de *triangles bleus*. Retour par le même chemin (deux heures). Retour par la côte d'Auclin (trois heures);

d) Ferme des *Mouches*, *carrés bleus*. Par la vieille route de France, retour par Beaubru, 10 kilomètres, *carrés bleus*. Retour par Dos-du-Loup et Point-du-Jour, 5 kilomètres, *carrés rouges*;

e) Promenade à la *Hottée du Diable*, 4 kilomètres. Par la route de Corbion. La « hottée du diable » est une curiosité géologique. Elle a surtout été rendue célèbre par la légende : Le diable, voulant détruire Bouillon, avait rempli sa hotte de gros blocs de pierre. L'ange gardien de la ville s'incarna dans la personne d'un modeste voyageur et marcha à sa rencontre. Le diable, suant, soufflant, fatigué de sa charge, lui demanda : « Suis-je loin de Bouillon ? » Le voyageur jeta quelques vieilles paires de savates à ses pieds en disant : « Je les ai usées depuis mon départ de cette ville ». Le démon jeta sa hottée de quartiers de roc par terre et disparut. Les anciens ont toujours respecté cette traînée de rochers bizarrement répandus sur le flanc de la montagne. La présente génération est moins respectueuse : elle a trouvé que les rochers de la « hottée du diable » sont excellents et elle y a ouvert une carrière, et c'est dommage. Retour par le sentier de Corbion et la Grotte (5 kilomètres). Total : 9 kilomètres;

f) « *Moulin* » de *l'Epine*, par *Cordemois*, *triangles bleus*; retour par *Curfox* (10 kilomètres);

g) Bouillon-Corbion (magnifique vue panoramique), 7 kilomètres, chemin de fer vicinal;

h) Bouillon-Dohan (6 km. 1/2);

i) Bouillon-Rond-le-Duc (5 kilomètres); les Quatre-Chemins (3 km. 2); les Amerois (2 kilomètres). Retour route Florenville-Bouillon (11 kilomètres). Total : 21 kilomètres;

j) Sensenruth est aussi un but de promenade intéressante. Par le vicinal à la gare de Noirefontaine. Le village à droite a été en grande partie

incendié par les Allemands en 1914. A gauche on distingue Sensenruth, le « Salciaco rivo » des vieilles chartes. Sa petite église-mère est intéressante aux yeux des archéologues. En 1069, Godefroid le Barbu la donna au prieuré Saint-Pierre de Bouillon. Le chœur de l'églisette actuelle date du XVI^e siècle et la nef des XVII^e et XVIII^e siècles. On remarque un vitrail très caractéristique et de valeur, d'origine vraisemblablement allemande, de la fin du XV^e siècle; une statue de la T. S. Vierge du XVI^e siècle, et l'ancien ostensor des sépulcrines de Bouillon.

En prenant Bouillon comme centre, on peut encore entreprendre un grand nombre d'autres excursions que le touriste un peu orienté combinera aisément; le pays étant sillonné de nombreux sentiers, chemins et routes et desservi par le vicinal Paliseul-Bouillon-Corbion, les promenades peuvent subir de nombreuses variantes.

Bouillon-Bottassart-Rochehaut-Alle

par *Cordemois* (3 kilomètres), le *Moulin de l'Epine* (4 kilomètres), le *Moulin du Rivage* (5 km. 1/2), *Neumoulin* (6 kilomètres), *vallée de la Liresse* (9 kilomètres), *Rochehaut* (11 kilomètres), *Alle* (17 kilomètres). Total : 17 kilomètres.

Promenade fatigante par monts et par vaux, mais fort jolie.

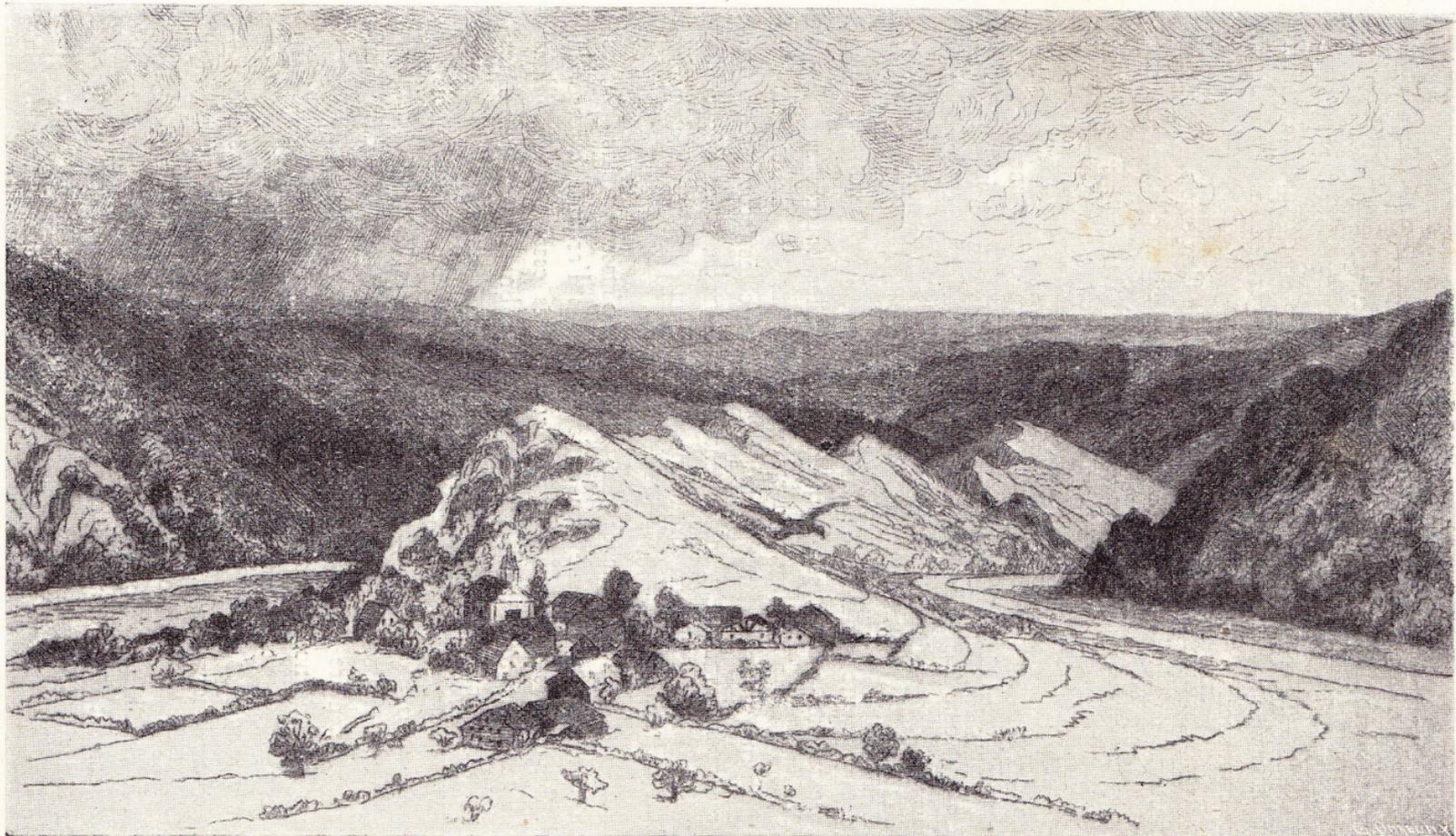
Nous passons la Semois en barquette au bas de la ruelle de « la Poulie ». Prendre à gauche par un sentier traversant les « Champs l'Evêque ». Rappelant l'épisode du siège de 1141 par Henri IV de Luxembourg et l'évêque de Liège, qui avait établi son camp en cet endroit.

Retournons-nous pour admirer le vieux château.

Il est là, maintenant ses ruines noircies
Sur le haut du rocher surplombant l'abattoir;
Ses murs sont lézardés, ses voûtes obscurcies.

.
Lorsque dans le vallon vient parfois le touriste,
Il s'arrête un instant, surpris, émerveillé,
De voir ainsi posé sur la pierre et le schiste
Ce monument défunt dont l'aspect semble triste
Malgré son front ensoleillé.

Le sentier vient déboucher dans un chemin plus large à la lisière même du bois. Voici devant nous la ferme de *Cordemois*, établie dans l'une des plus jolies situations qui soient. Fondée par des moines, à une époque inconnue, ancien fief du duché de Bouillon, la ferme, ainsi que



Frahan-sous-Rochehaut.

(D'après une eau-forte de S. A. R. feu la Comtesse de Flandre.)

l'habitation plus récente qui y est annexée, est aujourd'hui la propriété de religieux français, les Trappistes, moines agriculteurs qui sont venus s'y installer. L'établissement n'est pas visible, sauf la chapelle, le matin, de 7 à 11 heures, le soir, de 2 à 6 heures. On peut se restaurer à Cordemois (vin, bière, lait et tartines) : se diriger vers le guichet bien en vue et sonner.

Le cirque des montagnes est des plus jolis, vu de Cordemois. Y assister au printemps au réveil de cette nature tourmentée est un charme. On sait que le réveil de l'Ardenne, au printemps, est lent et laborieux. Ce n'est que petit à petit que les collines dénudées se couvrent d'une verdure rare, maigrelette.

Quand mai a touché de son aile la ramure en deuil, une vie gaie, subite tire la vallée de la Semois de son assoupissement inhospitalier. Le jeune velours des prairies embrasse étroitement les flancs des rochers à la surface desquels des effluves printaniers s'exhalent en fleurs et tendres feuillages. Au milieu de cette vie palpitante, le bois, dans sa morne grandeur, demeure apparemment immobile encore, en son hivernal vêtement de feuilles mortes, sous lequel se gonflent les bourgeons.

Bientôt les verts feuillages, la surface chatoyante des claires eaux de la Semois qui gloussent au fond de la vallée, les côtes recouvertes d'une housse de verdure donnent un réel charme au paysage. C'est l'épanouissement du printemps : un printemps court, fleuri, plein de chansons fuyantes, mais frileux encore.

Enfin, les teintes blanches des aubépines pâlisent; leurs pétales neigent sur les sentiers. Le genêt triomphe sous l'ardente caresse du soleil. Ses petites fleurs se balancent comme des essaims de papillons aux hautes tiges tremblantes. Ses ors éclatent bruyamment parmi les verts vigoureux ou envahissent victorieusement les collines. C'est maintenant un vrai régal de se promener dans la belle vallée de la Semois.

Les *triangles bleus* nous ont guidés jusqu'à la ferme de Cordemois. Maintenant, notre sentier sera jalonné de *triangles jaunes*. Au delà d'un petit ruisseau, notre sentier aboutit au chemin venant de Curfox.

Nous voilà de nouveau sous bois par les chemins ombreux et fleuris, dans lesquels le soleil vient jeter ses taches lumineuses à travers les trouées verdoyantes de la ramée courbée en berceau sur nos têtes. Nos joyeux compagnons, les merles, nous saluent de leurs chansons; les gros scarabées verts et les stercoraires au manteau glacé d'or pourpré traversent le chemin solitaire avec des allures empressées.

Brusquement, au détour du chemin, l'on aperçoit par une échappée sur la Semois, dans une très jolie situation au bord de la rivière, le groupe de bâtisses de l'Epine, dont le moulin transporté dans une villa

pittoresque et agréable fait encore entendre son sempiternel tic-tac. Rafrâichissements : bière, lait, etc. Passage d'eau. En face, la côte de l'Epine, qu'escalade un chemin forestier vers Corbion, avec embranchement vers les rochers de « la Germadoise ».

De l'Epine, rentrer sous bois pour en sortir bientôt à gauche par un sentier à travers la prairie, rejoignant lui-même le chemin serpentant le long des « côtes » et longeant la rivière jusqu'au *Moulin du Rivage*. Toute cette partie de la vallée est admirable. Au delà de la Semois, rive gauche, les rochers de la Germadoise et les hauteurs de l'Orihan (1). Laisser le moulin à gauche, et suivant la route, tourner brusquement à droite pour s'engager dans un sous-bois merveilleux longeant la rive gauche d'un petit ruisseau que l'on remontera jusqu'à un moulin en ruines (Neu-moulin). Vallon très impressionnant entre les roches à pic de la Bichetour (Caverne de Jean Lecomte) à droite et les hauteurs de Bottassart à gauche.

Arrivé en face des ruines adossées à la colline qui semblent barrer la route, traverser le ruisseau (poteau indicateur), et immédiatement après, suivre le chemin de gauche qui remonte vers *Botassart*, où il aboutit au centre du village, à droite de l'église. Tourner à gauche, visiter la curieuse églisette, bâtie en 1624 par Sire Jean de Lamock, seigneur de Botassart et d'Ucimont. Dix pierres tumulaires revêtent l'intérieur de la chapelle. A côté se trouve le château de Botassart (même origine), appartenant aujourd'hui à M. le baron Paul de Mof-farts-del Marmol, avocat et sénateur.

Le château de Botassart.

Sans vastes proportions, sans prétentions architecturales, fait d'un ensemble de pièces rapportées, juxtaposées, reconstruites, transformées,

(1) Le mot *han*, qui entre dans beaucoup de noms de villages et de lieux-dit, est un mot d'origine allemande qui, suivant les uns, signifie *trou*, *gouffre*; suivant d'autres, il aurait la même signification que *ham*, *hom*, *hem*, *heim*, *em*, racines saxonnes signifiant *demeure*, *station*, *lieu de sûreté*. Au reste, le *m* a pu très facilement se changer en *n*, car on sait combien aisément, dans le langage vulgaire, une lettre se substitue à une autre. Ainsi Frahan peut signifier *demeure de Freya* ou bien *demeure libre*. (*La province de Luxembourg*, par les FF. Mathieu et Alexis.)

La caractéristique de tous ces *han* indistinctement, qu'il s'agisse de lieux habités ou simplement de lieux-dit, est une rare beauté naturelle. Les localités dont les noms son terminés par cette syllabe antique se trouvent toutes dans des fonds, espèces d'entonnoirs, dans un méandre de la Semois. Les lieux-dit terminés en *han* sont des collines très pittoresques enserrées par le cours d'eau comme une rivière de diamants.

le château de Botassart occupe un des sites les plus beaux, les plus pittoresques de la Semois, un site où le coquet joint le grandiose, où le riant corrige parfois les aspects sévères du panorama splendide qui se déroule des terrasses de l'édifice.

À côté, une chapelle construite en 1624, où depuis plus de deux siècles s'accroissent, dans le silence de ces beaux lieux, les tombes des anciens seigneurs de ce Saint-Denis féodal.

La famille de Lamock, originaire de Champagne, et établie dans le duché de Bouillon au commencement du XVI^e siècle, portait pour armes : *De gueules, à la fasce d'argent, ondée et flottée de sable, cimier : accompagnée de trois annelets d'or, deux en chef et un en pointe; trois plumasseaux d'argent.* Les Lamock portaient le titre de sires de Bouillon, seigneurs hauts justiciers de Botassart, Chateaumont. En 1715, Gérard-Joseph de Lamock, écuyer, seigneur de Sohier, Botassart, Chateaumont, Sclassin, Dourbes, etc., épousa Adrienne de Ghenart, héritière de la seigneurie de Sohier, qui passa ainsi à son mari.

À notre époque, la famille de Lamock se continue dans celle des vicomtes de Baré de Comogne.

Le dernier membre de cette famille, Alexandre de Lamock, vendit, en 1822, le domaine à M. Le Gardeur; à la mort de celui-ci, en 1845, il passa à M. de Bullemont; puis, en 1864, à M. Prosper del Marmol, qui lui fit subir d'importantes modifications.

Le château fut occupé assez longtemps par M. De Volder, ancien ministre de l'Intérieur et de la Justice.

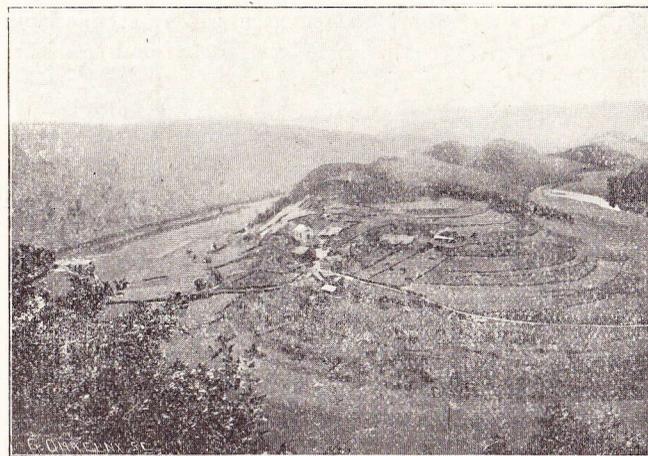
« Ce château, dit le maître paysagiste Victor Joly, s'élève au sommet d'une montagne et domine la Semois de plus de cinq cents pieds. À gauche, la montagne fuit dans les bleuâtres vapeurs du vallon, tandis que sur le premier plan, en face, elle s'avance comme un promontoire entouré des deux côtés par la Semois et rappelle par ses aspérités l'immense squelette d'un mammoth, que les eaux, en se retirant, auraient mis à découvert. Le fond du paysage est occupé par les lignes azurées des montagnes, tandis que les vallons se révèlent par de molles vapeurs nacrées. Tout est sauvage et charmant dans cet Eden où la nature ardennaise se montre dans toutes les splendeurs de son agreste poésie. »

Suivez le chemin longeant le mur de la propriété castrale et, à cent mètres plus loin, à la bifurcation, prendre à gauche. Là-bas, à droite du chemin, une chaumière isolée; à gauche, dans la propriété du château, un tilleul énorme. Là, s'arrêter devant un des plus surprenants panoramas de la Semois. En face, les rochers de l'Orihan (chantés par M. Dru-maux), appelés « tombeau du Géant », magnifiques hauteurs boisées qu'entoure une boucle de la rivière dont la vallée se prolonge à perte

de vue vers la ferme de Cordemois et la côte d'Auclin. Vers la droite, les hauteurs de Corbion, dont on aperçoit, dans la brume, les premières habitations. Ne pas oublier de faire résonner l'écho, qui répète jusqu'à trois fois.

De Botassart à Rochehaut.

Près du poteau indicateur que nous venons de rencontrer, à proximité de la maison isolée, à droite, un sentier à travers champs file dans la direction de Rochehaut. C'est un petit sentier, que les sillons du laboureur détruisent chaque printemps et que le pied des passants ne tarde pas à tracer de nouveau. Il est vrai que des branches de buisson, plantées par les propriétaires jaloux, défendent certains passages où le sentier a



Rochehaut.

(Photo Puttemans.)

des velléités de se dédoubler. Mais ces broussailles, humble simulacre du redoutable dieu Terme, n'ont rien qui terrifie les paysans des environs et les touristes n'ont qu'à suivre hardiment. Ce sentier, frayé sans doute pour la première fois par les hommes de l'âge de pierre, ne cesse de se reformer d'année en année.

À l'entrée d'un ravin, à un kilomètre de Botassart, le sentier traverse un chemin agricole, et dévale l'étroit fond de prés arrosé par le ruisseau *Chantefontaine*. À la *Virée du Ru*, passage intéressant. Le sentier continue sous bois dans une solitude absolue. Lorsque le ciel est bleu, la forêt verte et charmante, quand les bouvreuils et les autres chantres ailés jacent dans les dômes feuillus, la promenade est ravissante.

Le sentier est beau, parce qu'il est surtout plein d'imprévu et de caprices; on suit là une voie peuplée d'irritants mystères et dont les courbes capricieuses ne permettent pas au regard de s'étendre au delà de cent pas. Sur la tête, la ramée forme un couvert délicieux contre la chaleur du jour. Dans les halliers que le touriste a à côtoyer ici, il fera bondir quelquefois un gracieux broquant ou dérangera un renard à l'affût attendant le passage d'un lièvre.

Nous voici arrivés dans la profonde *vallée de la Liresse*. La Semois, à l'embouchure du filet d'eau qui descend rapidement d'au delà du moulin de Liresse, sur la route de Mogimont à Rochehaut, fait ici une de ses gracieuses et immenses courbes autour de la crête de Merleux-Han. Après avoir franchi la Liresse, on grimpe le long du versant gazonné. La montée est rude. Heureusement Rochehaut n'est plus loin et son curieux panorama vaut bien la peine qu'on doit se donner pour l'atteindre.

Rochehaut.

Village de 360 habitants environ. Comme son nom l'indique, il est placé sur une haute roche, piédestal superbe, dominant la Semois de plus de cent mètres. Son panorama est célèbre.

L'église vaut une visite. Les moines de Saint-Hubert l'ont construite en 1747. Elle renferme un riche mobilier de la Renaissance et maintes pièces de dinanderie, d'orfèvrerie et de statuaire d'un très beau cachet. Il est tels panneaux de stalles, tels fragments de la chaire à prêcher, style Régence, qui sont de tout premier mérite pour la finesse et la distinction du travail. La tour de l'église est vaste. En 1906, on y a installé trois nouvelles cloches, pesant 700, 500 et 350 kilogrammes. Elles constituent une des plus belles sonneries de la contrée.

Au bas du village, près du presbytère, sur la route d'Alle, on surplombe la vallée. On est émerveillé par la vue du gentil petit hameau de *Frahan*, vrai joyau de la nature.

Qu'il est ravissant avec ses champs alignés de tabacs, ses vergers remplis de pommiers touffus, ses prairies verdoyantes aux contours si gracieux, et surtout par cette belle rivière, promenant doucement ses eaux limpides, semblables à une ceinture azurée, aux pieds de la montagne qui s'étend tout autour en vaste amphithéâtre!

Au milieu de ce panorama féérique, assis coquettement dans la verdure, le charmant groupe de maisons, dont quelques-unes paraissent bien antiques déjà. Un peu à l'écart, toute gaie, toute vivante, la chapelle éclatante de blancheur. On dirait des constructions sorties d'une boîte de Nuremberg étalées là par le caprice de quelque enfant de géant.

En arrière de ce cadre si frais, si joli, s'élève une colline rocheuse abrupte. Elle vient s'adosser aux flancs des rochers au massif gigantesque. Ne dirait-on pas d'immenses murailles étayées, bâties par les Titans? Se dressant ici en bastions formidables, fouillés, çà et là, en niches de toute beauté, ils s'avancent en deux lignes parallèles et grandioses, à gradins différents, pour former comme les fortifications naturelles, les remparts cyclopéens de cette minuscule cité, au cachet si pittoresque, aux attractions si variées.

Sur les crêtes derrière Frahan s'élevait le « château de Montragu ». D'après L. Dufort, sous-intendant retraité de 1^{re} classe, les murs et demi-tours dont on retrouve des vestiges servirent sans doute de première enceinte pour protéger un de ces *châteaux de bois* comme on en construisait avant le X^e siècle pour la défense de certains points stratégiques.

Le castellum en question aura été commencé à l'époque de l'occupation romaine pour empêcher l'invasion des Barbares (IV^e au VII^e siècle) et des Francs, arrivés en dernier lieu. Ceux-ci ayant fait la conquête de la Gaule Celtique, dont Frahan faisait partie, tous les moyens de défense élevés par la conquête romaine sur des sommets ignorés jusqu'alors devinrent sans objet, restèrent à l'état de projet, tombèrent dans l'abandon, l'oubli et la ruine. Il n'en est resté que le nom. (*Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg*, tome L, année 1919.)

Les crêtes recèlent aussi un « trou de Nutons ». Il se nomme plus communément « trou Parpète ». Au commencement du XIX^e siècle, il y avait à Frahan un certain Parpète... espèce d'aliéné inoffensif, vêtu sommairement été et hiver, d'un grand sarreau de toile bise et chaussé de sabots. Il habitait une sorte d'excavation dans les crêtes, où on lui portait sa nourriture quand il n'était pas d'humeur à venir la prendre dans sa famille.

Les rochers superbes de Rochehaut, à l'aspect si imposant, que les générations passées avaient respectés jusqu'ici, on est en train de les saccager.

Des vandales modernes, des destructeurs de sites, des ouvriers inconscients avaient, il y a quelques années déjà, ouvert une carrière. Avec leurs pics et leurs pioches ils frappaient sans vergogne et sans relâche : les blocs tombaient avec fracas.

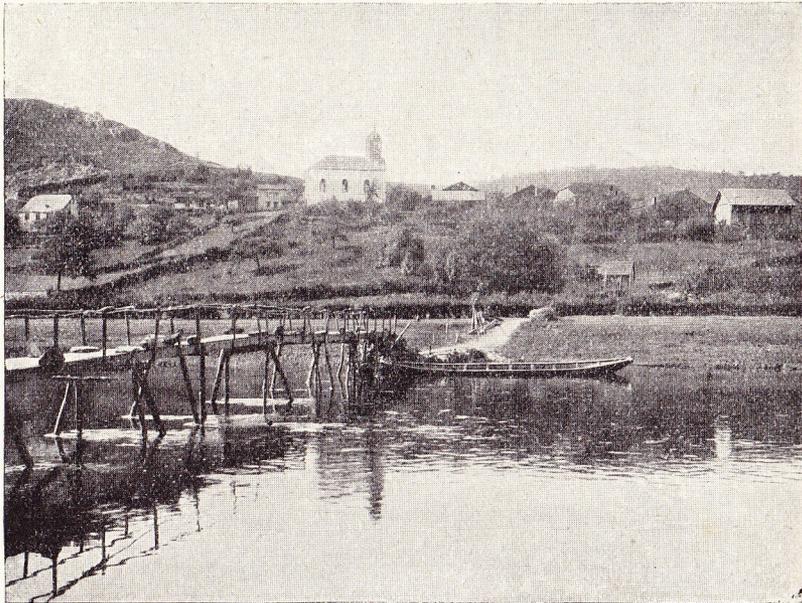
Des Luxembourgeois, amis du beau, aimant à conserver la richesse de leurs sites fameux, élevèrent de hauts cris. L'écho de ces plaintes se répercuta dans le pays. En communion de nombreux touristes affligés, révoltés, nous continuons à protester énergiquement contre ces destructions inutiles.

En ce temps de veulerie universelle, nos efforts, d'abord restés vains, furent écoutés par quelqu'un qui avait à cœur, lui aussi, de mettre fin à ces dévastations injustifiées.

Cet homme était alors ministre des Beaux-Arts.

Depuis longtemps l'administration communale de Rochehaut demande un pont sur la Semois, reliant Frahan à Rochehaut. Actuellement il n'y a qu'un pont de claies très primitif.

Le ministre des Beaux-Arts, afin de conserver les sites tant admirés par les touristes, et à la suite des plaintes dans les journaux et ailleurs,



Frahan. — La passerelle et la chapelle.

a promis que si l'on voulait cesser d'extraire des pierres, il s'occuperait de la chose et accorderait le plus de subsides possible.

La promesse ministérielle est lente à se réaliser. D'où impatience des habitants. Aussi l'administration communale a de nouveau autorisé les habitants à extraire des pierres des roches en question. La lenteur administrative est autant regrettable que la décision du conseil communal.

Ce pont est nécessaire : voilà deux villages, Rochehaut et Frahan, distants d'un kilomètre seulement; mais pour aller d'un village à l'autre en voiture, les habitants doivent faire un détour d'environ deux lieues.

Si la route avec un pont sur la Semois était faite, la distance ne serait plus que d'une demi-lieue.

D'un autre côté, si l'administration communale laisse la lèpre des carrières ravager son beau site, les touristes ne rechercheront plus autant Rochehaut pour y villégiaturer. Et ce serait un désavantage notable pour ses habitants. Gens de Rochehaut, vous avez tout intérêt à conserver jalousement votre site remarquable. Vos ancêtres vous l'ont conservé; vos enfants vous en voudraient si vous sacrifiez imprudemment ce que tant de localités vous envient. Votre site — comprenez bien cela — est votre *seule* curiosité, mais c'est une curiosité de premier ordre.

A la sortie de Rochehaut on voit très bien *Alle*, et la vue dans cette direction est jolie : les brisures des montagnes, qui semblent se replier l'une sur l'autre, et les divers tons de la végétation forment une perspective peu banale. La route, en pente douce, se tord au flanc de la montagne, traverse la petite *vallée de Hour*, et ensuite la côtoie, ainsi que la Semois. *Alle* se trouvant sur la rive opposée, il faut traverser le pont. Dans ces parages le paysage est partout charmant.

La distance de 6 kilomètres de Rochehaut à *Alle* par la route peut se réduire presque de moitié si l'on prend, à la borne kilométrique n° 4, le chemin qui file directement à la Semois, qu'on passe en nacelle, à *Hour*, pour monter alors par les prairies et les champs à *Alle*, tout proche. *Alle* est le pays des ardoisières et du tabac.

Environ 300 mètres au-dessus du moulin d'*Alle*, près de la rive droite, surgit des eaux de la Semois la « pierre du diable », connue dans le pays à cause de la légende qui s'y attache. Le diable, ayant voulu noyer le village, tenta de construire ici un colossal barrage. Il en fut empêché. Par qui? Lui intenta-t-on un procès sous prétexte que la rivière est *flottable*, comme au malheureux *Péquet* qui voulut construire un barrage dans l'*Ourthe*? On ne se souvient plus du procédé.

* * *

D'*Alle* à Bouillon, la Semois, naïade échevelée, exécute des figures diaboliques. La suivre dans ses capricieuses sinuosités équivaldrait à faire une course de dix lieues. Puis, comme il serait nécessaire de passer constamment d'une rive à l'autre, l'aventure deviendrait périlleuse et n'est pas à conseiller.

Le paysage, dans ces parages, a pour attributs le grandiose, l'imposant, le saisissant, le pittoresque, le charmant, le ravissant, le gracieux, et j'ajoute, le « mystère ». Les eaux n'ont ici nulle contrainte dans leurs jeux, et leurs caprices sont tour à tour calmes, folâtres, bondissants, écumeux! Le pâtre seul foule la berge de la rivière en suivant son trou-

peau, la biche et le chevreuil se mirent et s'abreuvent librement dans son onde pure et transparente. Ceux qui ont visité ces paysages empreints de sublime et de grandiose savent qu'ici, dans la solitude et le silence interrompu seulement par le tendre roucoulement du ramier et les ravissants trilles du rossignol, entouré d'une beauté poétique et mystérieuse, ils charment, ils émeuvent, ils ravissent, ils transportent !...

Je m'arrête, ami lecteur, car, de même que l'enthousiasme a des sourires, l'incrédulité et la malice en ont aussi. L'admiration que je professe pour les merveilles de la Semois n'est qu'un goût personnel; je ne l'impose pas; je le livre aux pacifiques discussions des touristes, ordinairement bons juges en la matière (1).

Pour connaître les aspects les plus divers de cette contrée si tourmentée au point de vue topographique, je conseille de consacrer une journée à l'itinéraire suivant :

D'Alle remonter la Semois jusqu'au confluent du *ruisseau Bonruth*. Remonter ce ruisseau jusqu'à la frontière, au delà du *moulin Joly*. Montée jusqu'à Corbion.

Ce village est entouré de sommets élevés, d'où le regard découvre un vaste horizon, du côté de Rochehaut, Orchimont, Petit-Fays, Sensenruth, etc.

Descente jusqu'à *Poupehan*. Au commencement de la pente, à peu de distance du chemin (poteau indicateur), point de vue bien connu de la *Chaire à prêcher*.

Route forestière de Poupehan à Rochehaut, à flanc de coteau. A *Rochehaut*, descente sur le pittoresque hameau de *Frahan*. C'est, avec Alle, la patrie des grands marchands de tabac. On rejoint Alle par le *moulin de Frahan* et le confluent du *ruisseau de Bonruth*.

En été, les bois et les taillis résonnent partout d'un concert ininterrompu des oiseaux, et les prairies, du crécellement aigu des cigales. La nature entière chante là un hymne qu'on n'oubliera pas de sitôt.

De Bouillon à Corbion.

Le nouveau chemin de fer vicinal, en quittant la gare de Bouillon, entre dans un tunnel, puis franchit la Semois sur le pont dit « de France », enfin passe sous le château fort et côtoie la sinueuse route de Corbion en s'élevant toujours, avec elle, de plus en plus au-dessus de la vallée. Le paysage devient merveilleux et vaste à proximité du village. Il est impossible de ne pas ressentir de l'admiration devant le magnifique pano-

(1) Cf. art. « Botassart », par F. Hutin (F^{re} Macédone), dans les *Communes luxembourgeoises*, t. VI^a.



EDMUND 1911

Vallée de la Semois près de Corbion.

rama que l'on découvre de ce point culminant : l'imagination la plus féconde ne saurait rien créer de comparable à la perspective qui s'étend ici de tous côtés; à votre droite, dans le lointain, s'élève une vapeur bleuâtre qui décèle l'emplacement qu'occupe la ville de Bouillon; en faisant décrire à vos regards un cercle vers la gauche, vous apercevez bientôt le village de *Rotassart*, puis celui de *Rochehaut*; l'église d'*Orchimont* se présente ensuite dans le vague de l'air, au-dessus de nombreux circuits que fait la Semois. A l'horizon, nous retrouvons les hauteurs d'*Herbeumont*, celles de *Cugnon* et d'*Auby*, la grosse tour de l'église de *Bertrix*, les hauteurs de *Fays-les-Veneurs*, celles d'*Oisy* avec la rustique chapelle de Notre-Dame de Pitié, qu'abritent d'énormes tilleuls tri-séculaires, etc. Cent collines pointent les bords de la Semois, cent vallons convergent vers le lit profond de la rivière et émerveillent nos regards par la perspective linéaire si harmonieuse, par la dégradation des teintes, qui, de riches et colorées qu'elles sont aux premiers plans, ne font plus qu'estomper faiblement les lointains jusqu'à l'horizon où tout va s'évanouir. Cette vue grandiose est un des chants les plus ravissants du beau poème de la nature ardennaise.

Que dire de Corbion? Victor Joly, en 1850, l'a esquissé comme suit : « Quelques chaumines, une ou deux maisons en pierre, des poules dans les rues, des enfants peignés avec un clou et mouchés avec un panier, des vaches élégiaques qui nous regardent de l'air mélancolique d'une Anglaise majeure, mais sensible. Des tas de fumier sur lesquels les chiens cherchent leurs puces au soleil, comme des mozos de Murillo. Voilà Corbion... »

Victor Joly et son compagnon, l'artiste dessinateur Marten Kuytenbrouwer, y avaient probablement mal diné, d'où cette boutade.

M. Edmond Rahir, dans son excellent livre *La Semois pittoresque*, paru en 1902, décrit Corbion ainsi :

« Ce village très important est agréablement campé dans une situation dominante. L'agglomération, établie sur une pente des hauteurs, présente un aspect des plus rustiques, avec ses ruelles inégales et déclives qui s'abaissent vers un petit plateau formant un échelon de la montagne. Trois hôtels-auberges, une église sans caractère et une école attirent seuls l'attention. »

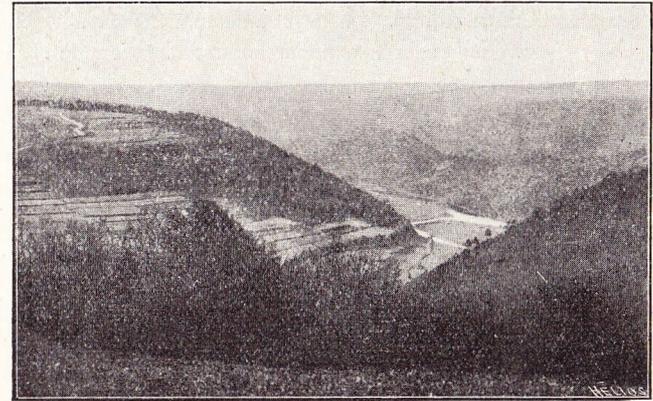
Aujourd'hui, après un demi-siècle de progrès, on y dîne mieux que du temps de Victor Joly. C'est déjà un avantage. Ce village n'est pas moins charmant que la plupart de ceux que nous avons rencontrés dans et autour de la vallée de la Semois. Il possède maintenant « son » chemin de fer. Les touristes y afflueront, c'est sûr : car cela en vaut la peine. Il s'est beaucoup transformé déjà; il se transformera davantage. Corbion

a présentement une population de plus de 1,200 habitants et presque deux cents maisons. On voit qu'une certaine aisance y règne. Cette prospérité a sa source dans le commerce de bois que ses habitants font avec les villes et villages de la frontière française. L'église, construite en 1771, restaurée en 1867 et 1878, est misérable. Un jour, un monument plus gracieux embellira ce village et ce sera bien.

Le chemin de fer relie Corbion à Sedan. C'est un facteur de plus pour le développement de ce village, dont la situation me semble fort heureuse.

L'histoire de Corbion n'est pas riche en événements extraordinaires. Pourtant le souvenir du 1^{er} septembre 1870, si funeste pour les armées françaises, n'est pas éteint chez les habitants de ce village, pas plus que chez ceux de Bouillon :

« Une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants des localités



Corbion. — Vallée de la Semois.

françaises, voisines de la frontière, y sont venus chercher un refuge : des centaines de charrettes, de tombereaux, de véhicules de toutes sortes, chargés de meubles, de matelas, de linges, de couvertures et de mille autres objets, encombrant les rues; de nombreux bestiaux remplissent les vergers et les enclos, ou errent affolés à travers champs. Le bruit des voitures, les beuglements des animaux, les pleurs des femmes et des enfants, les cris de tous, joints au crépitement de la fusillade qui se rapproche de la frontière, forment un concert lugubre et assourdissant qui nous étroit le cœur.

» Parmi la foule, nous voyons des blessés français que l'on transporte avec précaution. Nous les suivons à l'église, où nous entrons après

eux. Cet édifice vient d'être transformé en ambulance. Dans le coin de gauche, près de la porte d'entrée, des femmes et des jeunes filles travaillent activement à faire de la charpie; sur les bancs sont assis ou à demi-couchés trente à quarante soldats blessés plus ou moins grièvement. Nous approchons du cœur, où des gémissements prolongés se font entendre; là, un spectacle pénible se présente à notre vue. Sept ou huit soldats, jeunes encore, couverts de sang, livides, la figure contractée par la douleur, sont étendus sur un peu de paille; de leur poitrine oppressée s'échappe en sifflant ce son rauque, précurseur de la mort impitoyable que l'on sent planer au-dessus de ce tableau d'horreur. Un chirurgien militaire est là, faisant de son mieux, courant aux plus pressés; nous lui voyons sonder des plaies, extraire des balles et amputer le pouce de la main gauche d'un vieux sergent-fourrier. Celui-ci, après avoir retourné deux ou trois fois dans sa main droite le pouce amputé, dit d'un ton qu'on eût trouvé plaisant en toute autre circonstance : « Tiens ! va-t'en, » je n'ai plus besoin de toi ! » et il le jette au loin... » (F. Macédone, prof. à Carlsbourg. *Communes luxembourgeoises*, Em. Tandel.)

De Corbion à Alle.

Promenade charmante. Partant de l'église, prenez la direction de Poupehan. A la bifurcation, hors du village, le comité des sites de Bouillon a placé un poteau indicateur : « Poupehan, 1 km. 2; Chaire-à-Prêcher, 0 km. 8; Frahan, 4 km. 5; Alle, 6 km. » Nous voilà bien renseignés. Prenons la direction de la « chaire à prêcher ». Après avoir fait environ huit cents pas, nous sommes au milieu d'un taillis. Ici, un sentier à peine dessiné monte, à droite, sur la crête; c'est la fameuse chaire. Il y a deux rochers plates-formes. La vue est surtout belle de la seconde. On domine Poupehan et tout l'immense méandre de la Semois.

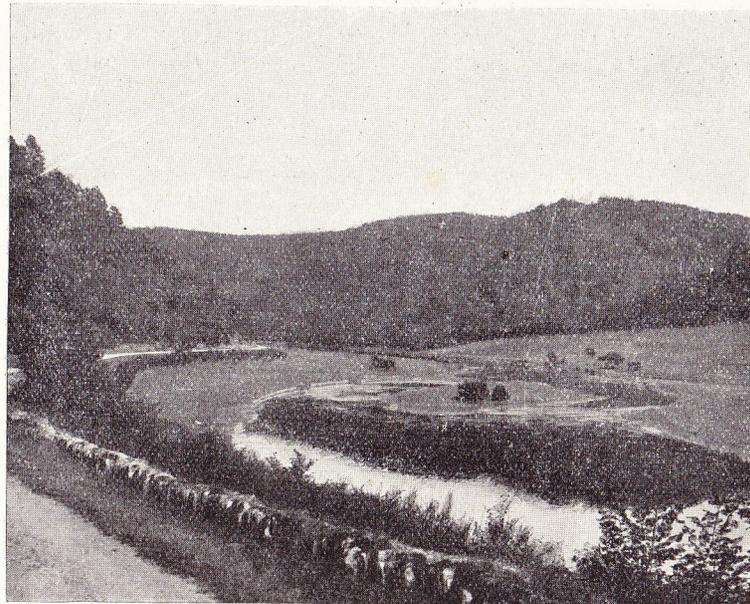
L'an passé, par une matinée de brouillard, j'ai revu ce panorama. Connaissez-vous les brouillards de la Semois? Ils sont curieux. J'ai conservé un souvenir ineffaçable de cette belle journée.

... Les voiles nébuleux de blanchâtres brouillards
 Dont les gazeux replis, dans l'ombre et le mystère,
 S'avançaient lentement tout en rasant la terre.
 Ils étaient gris, nacrés aux bords; ils étaient beaux.
 Un instant, je croyais voir sortir des tombeaux
 Quelques soupirs profonds qui, sur l'herbe des plaines,
 Ainsi se répandaient en brumeuses haleines.
 Le soleil, par moments, les dorait de clartés
 D'un glauque vapoureux; ils étaient tiquetés
 D'argent; et, ressemblant à de brillants cyclones,
 Ils montaient vers le ciel en épaisses colonnes...

La vallée m'apparaissait si séduisante avec le gracieux village de Poupehan, étalé à mes pieds, que je ne pouvais en détacher les regards. Je restai là longtemps, longtemps.

Poupehan (1) est un petit village de 339 habitants, 329 en 1893. Le « croissez et multipliez » n'est donc guère en vigueur ici.

L'église, bâtie en 1837, a remplacé une très ancienne petite chapelle, élevée à la mémoire de saint Remacle. Il est déjà fait mention de la chapelle de Poupehan en 1115, lorsque le deuxième concile de Latran plaça la cure de Paliseul et son personnel de Rochehaut sous la juridic-



Entre Poupehan et Frahan.

tion de l'abbaye de Saint-Hubert. De même que plusieurs paroisses de ce pays, cette chapelle relevait autrefois de l'abbaye de Stavelot. (*Communes luxembourgeoises*, t. VI^a, p. 658.)

Poupehan appartenait autrefois à la commune de Corbion. Les lavandières de ce village ont obtenu une certaine renommée : on blanchit surtout le linge de la ville de Sedan. Et c'est là une des meilleures ressources de ses habitants.

(1) Poupe : fée; han : trou, séjour, demeure.

Les légendes n'ont pas perdu leur droit ici. La roche qui domine le village est celle des « Fauldes » (faunes), à cause des sorciers qui l'habitaient autrefois et venaient, la nuit, danser sur la prairie.

Les ruines de l'ancienne ferme de Merluhan cachent un veau d'or, gardé par un démon ayant la forme d'un bouc noir. Quatre paysans de la localité y ont un jour trouvé un pot en terre rempli de petites pièces de monnaie d'une valeur de 120 francs, ce qui a ajouté plus de croyance au veau d'or.

Descendons par le chemin encaissé, sous bois, vers le ruisseau de *Bonruth*, qui coule ici parallèlement à la Semois. Nous arrivons à la bifurcation d'un chemin empierré. Poteau indicateur. Un hectomètre plus loin, autre poteau indicateur à la gauche de la route Poupehan-Frahan. Il renseigne *Ban d'Alle*, 2 kilomètres. Ne pas confondre *Ban d'Alle* avec *Allé*, 3 km. 3. Prenez la direction marquée : *Frahan*, 2 km. 5. Suivez le ruisseau; plus bas, bifurcation, prenez à gauche et passez le ruisseau de *Bonruth* à son embouchure. De là, suivez la Semois. En face, sur la rive droite, c'est le ban de Laviot, s'étageant jusqu'au *rocher du Corbeau*. Plus loin, une ardoisière. Un chemin empierré remonte à travers champs à *Alle*. Ici on voit de nombreuses ardoisières dans toutes les directions.

Le chemin que nous avons suivi depuis Corbion est de toute beauté. Je le recommande. Je me souviens toujours de l'après-midi où je l'ai parcouru pour la dernière fois.

Elle finissait, radieusement, cette superbe journée de septembre, tout enveloppée de brumes légères, le matin, et qui, lentement, s'était dévoilée avec une coquetterie charmante, pour enfin apparaître en sa beauté exquise, faite de vapeur, de rosée et de soleil !

Le paysage me paraissait plus grandiose encore qu'autrefois; la Semois, un peu grossie par les fréquentes ondées de l'été pluvieux, avait de l'ampleur, et la verdure était partout exubérante, magnifique, d'une richesse peu commune.

Bien haut, dans le ciel pur comme un lac limpide, le grand astre étincelait, pareil à un monarque étalant majestueusement sa gloire. Ses rayons — gerbes d'or — inondaient l'immensité des campagnes récemment dépouillées de leurs luxuriantes moissons, mais belles encore, parées de lumière, capricieusement découpées, tel un damier gigantesque sur lequel, par places, des ouvrières accortes, des laboureurs diligents, achevaient, avec une hâte fiévreuse, des travaux commencés dès l'aube.

La sensation d'une joie sereine dilatait le cœur, une paix tranquillante semblait planer sur toutes choses, et l'âme enivrée croyait entendre un vague chant d'amour s'élever, harmonieux, dans l'atmosphère si sonore des heures vespérales.

C'était toujours l'enchantement des plus beaux jours d'été, sans les énervements de la chaleur intense; c'était toujours dans cette merveilleuse vallée de la Semois, le tableau séduisant de la nature pleinement épanouie, mais apaisée, et comme satisfaite de l'achèvement de son œuvre.

Dans les fourrés épais des bois mystérieux, et sous les arches épineuses des ronces enchevêtrées, un chien poursuivait le gibier haletant, avec une constance inlassable, et ses aboiements, pareils à une clochette, avertissaient le chasseur sur ses gardes, l'œil dilaté, l'oreille attentive.

Parfois une détonation troublait brusquement le silence, évoquant la pensée de drames cynégétiques, esquissant, dans quelque décor suggestif de forêt sombre, des images cruelles d'agonie, de bêtes pantelantes, se traînant sur la mousse rougie, secouée par des spasmes nerveux, par des convulsions mortelles.

Mais tout de suite ces impressions s'effaçaient sous l'influence du calme berceur de cette fin de jour reposante. Oh ! la fascination toute-puissante de ces heures lumineuses qui précèdent les soirs splendides que l'on voit venir ! Oh ! la caresse des brises traversant l'air attiédi et tout imprégné d'arome, montant des champs et tombant des futaies ! Oh ! la volupté raffinée des sensations subtiles, si multiples aux époques transitoires des saisons en métamorphose !

XII. — LA SEMOIS INFÉRIEURE.

Alle et ses environs. — Renseignements pratiques. — Gros-Fays. — Bièvre. — La lande ardennaise autrefois. — Croquis de l'Ardenne contemporaine. — La vallée de Petit-Fays. — Orchimont. — Les Chairières.

Alle et ses environs.

Nous saluons ici le premier village namurois de la Semois. *Alle* est agréablement situé dans un élargissement de la vallée.

C'est une des principales villégiatures de la Semois. De bons hôtels et des promenades variées, voilà le lot de cette localité qui ne présente rien de bien remarquable comme monument. Les 700 habitants d'*Alle*, cultivateurs de tabacs ou ouvriers ardoisiers, se contentent d'habitations fort modestes. Il n'y a vraiment que les hôtels et quelques autres maisons, genre villa, qui ont l'air cossu. Ce village a eu à souffrir de la guerre. La restauration se fait dans de bonnes conditions. Les hôtels seront pourvus d'installations modernes.

A partir d'*Alle*, la Semois change d'aspect : elle est plus riante, moins mystérieuse. On peut la suivre à peu près partout sans quitter la

PUBLICATION DU TOURING CLUB DE BELGIQUE

N'ayons qu'un cœur pour aimer la Patrie
Et deux lyres pour la chanter.
Baron de Reiffenberg.

LA SEMOIS ET SES AFFLUENTS

PAR

JOSEPH REMISCH

avec une carte au 100,000^e de l'Institut cartographique militaire.



**SIÈGE SOCIAL DU TOURING CLUB DE BELGIQUE
RUE DE LA LOI, 44, BRUXELLES**

ERRATA

- Page 30, ligne 19, lire : *chanoine* au lieu de *doyen*.
Page 36, ligne 13, lire : *Nantimont* au lieu de *Nautimont*.
Page 54, ligne 31, lire : à *Arlon* au lieu *en ville*.
Page 65, ligne 18, lire : *Arnulph* au lieu de *Arnoul*.
Page 82, ligne 7, après *Allemands*, ajouter : en 1914.
Page 82, ligne 27, entre *et* et *Rulles*, ajouter : *de*.
Page 121, après la ligne 33^e, intercaler : (Cfr. *Trois jours avec les Boches*, par l'abbé L. Tillière, pages 44 et 45.)
Page 148, ligne 21, lire : *le* au lieu de *de*.
Page 155, ligne 15, lire : 1793 au lieu de 1743.
-